

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

15<sup>ME</sup> ANNÉE, No 748.—SAMEDI, 3 SEPTEMBRE 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



LES REPROCHES

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 3 SEPTEMBRE 1898

## SOMMAIRE

TEXTE.—Zig-zag, par R. le Fort.—Poésie : L'enfant à l'hirondelle, par L.-J. Doucet.—Au bord de la mer, par F. Lionais.—Petite fantaisie littéraire, par R. Sainte-Foye.—La Bermudienne, par E.-Z. Massicotte.—Poésie : S'aiment-elles, par Chs de Bussy.—Nouvelle : Une complainte, par Ls Fréchet.—Les délégués à la convention de l'Alliance Nationale, par E.-Z. M...—Histoire naturelle : Le menura ou queue en lyre.—Poésie : Saint-Eustache, par Osw. Mayrand.—Chronique parisienne, par R. Brunet.—Légende Serbe.—Les athlètes, par L. Marin.—Poésie : Sur la Plage, par L. Verner.—Épisode de 1837-38, par Varennes.—Les reproches, par F. Picard.—Bibliographie.—La mode.—Amusements.—Gravure-devinette.—Feuilleton.—Choses et autres.—Nouvelles à la main.

GRAVURES : Les reproches.—Portraits des délégués à la convention de l'Alliance Nationale, à Montréal.—Scènes des courses de yachts sur le lac Saint-Louis, près Montréal.—La guerre hispano-américaine : La reddition de Santiago.—Gravure de mode.—Femme nouvelle (comique).—Devinette.—Gravure du feuilleton.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## NOS PRIMES

## LE CENT SOIXANTE-ONZIÈME TIRAGE

Le cent soixante-onzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'AOUT), aura lieu samedi, 3 SEPTEMBRE, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.



Nous avons eu la bonne fortune ces jours-ci de voir en nos bureaux les deux Français dont tout Montréal s'est occupé cette semaine : M. Antoine Lassus, de la maison Hachette et Cie, à Paris ; et M. Brouard, journaliste de Paris également.

M. Antoine Lassus est un voyageur émérite ; c'est un érudit et un homme de grande distinction. Il arrivait du Japon. Son voyage est plutôt un voyage

d'études, devant servir à étendre le cercle d'opérations de la Maison Hachette et Cie, connue déjà dans toutes les parties du monde. Les bonnes relations existant entre LE MONDE ILLUSTRÉ et la Maison Hachette ne pourront que gagner à la suite de nos entretiens.

M. Brouard, marcheur infatigable, a fait le pari de se rendre au Klondyke et d'en revenir à pied, gagnant en route, par son pinceau ou par ses écrits, de quoi subsister jusqu'à sa rentrée en France.

La semaine prochaine, nous aurons les photographies de ces deux messieurs ; nous parlerons de chacun plus au long.

Voici les vacances finies, les jeunes gens et les jeunes personnes vont réintégrer collèges et pensionnats.

Avant les vacances, nous avions prié nos jeunes d'être prudents, de ne point s'exposer sur le fleuve, les rivières ou les lacs ; nous leur avons dit les angoisses de leurs bons parents connaissant la témérité, la folle imprudence de la jeunesse ; hélas ! ces avis dictés par l'affection n'ont servi de rien ! Le deuil s'est abattu sur bien des familles, les accidents ont été plutôt plus nombreux durant ces vacances que durant celles des années précédentes.

Au moment des vacances, ce serait un devoir pour tous les journaux, surtout les quotidiens, de répéter le cri d'alarme.

Il reste à la jeunesse un autre devoir très impérieux : c'est de penser aux morts et de les recommander à la divine Miséricorde.

Un confrère quotidien nous a reproché, assez vivement, d'avoir donné, dans notre numéro 739 daté du 2 juillet courant, une page empruntée à un livre écrit par un vrai canadien, M. l'abbé Victor-A. Huard, le digne supérieur du séminaire de Chicoutimi, mais de n'avoir pas dit où nous avions pris cette page.

Nous avouons humblement notre... crime, mais invoquons les circonstances atténuantes (éternuantes, écrivait Calino). Un feuillet, resté sur un bureau quelconque, portait toutes les indications voulues. J'ose implorer le pardon de l'auteur, et suis sûr qu'il me l'accordera.

Cette page a été empruntée à son superbe livre *Labrador et Anticosti*, en vente chez lui-même et dans toutes les librairies de la province.

Ce livre a valu à l'auteur des comptes-rendus extrêmement élogieux, même de grands savants de France. J'ai même eu un doux moment de plaisir en lisant un de ces comptes-rendus : le savant auteur ne m'en voudra pas de dire ce qui motiva cette intime jouissance.

Un lettré, oh ! mais un bon, un fin, un bien érudit — ce n'est pas peu dire — avait fait éloge sur éloge. Ce Canadien, en somme, écrivait le français bien mieux qu'un... *sauvage*, et certes, aussi bien qu'un Français de France.

Fort bien jusque-là.

Mais n'est-il pas vrai que *in cauda venenum* ? — Vous voyez, chers lecteurs, qu'on sait même quelques mots de latin, sur les bords incultes du sauvage Saint-Laurent !

Oyez, à présent :

« Il y a bien une profusion d'évêques, de premières communions, de confirmations : à Paris, nous ne sommes pas habitués à cela. Mais en somme, c'est un beau livre, bien fait, nécessaire absolument à ceux qui veulent connaître le Canada. »

Je vous cite le *sens* de cette fin de compte-rendu, n'ayant pas l'original (au propre ni au figuré) sous la main.

Fasse le ciel que notre admiration pour l'auteur de ce livre superbe, écrit avec tant de verve et en un style si agréable, répare le tort causé par l'omission de son nom en notre article du 2 juillet ; lui fasse vendre une quantité énorme de ce livre que toute famille canadienne devrait posséder ; et ne soit point travestie au point d'être dénommée, quelque part ou ailleurs, admiration mutuelle ! Vous avouerez avec nous, chers lecteurs, qu'une admiration mutuelle sa-

chant parler franc, sans souci de plaire ou déplaire, c'est un vrai comble !

Qu'on le comble !

La Poste m'a apporté, de Paris, un charmant volume, papier de luxe, impression superbe, illustrations de maître.

Le titre de ce gracieux écrivain, c'est : *Les Sonnets de Pimodan*.

Le poète qui veut bien se souvenir de moi et m'envoyer son beau livre — un de mes plus précieux souvenirs —, c'est celui-là même que sa noble et sainte mère, apprenant la mort de son vaillant époux, élevait vers le ciel en lui disant : « Toi aussi, mon fils, tu seras soldat du Pape ! »

Il avait deux ans à cette époque, notre écrivain distingué, l'actuel marquis de Pimodan, duc de Rarécourt.

Il y a deux manières de combattre pour le Pape : par l'épée, par la plume. Le fils de notre bien-aimé général n'a pu offrir son bras, son sang au Pontife de Rome. Il lui donne son intelligence. La plume peut vaincre l'épée ; c'est sa supériorité.

Je ne puis mieux faire, en remerciant du fond de mon âme mon noble confrère, que de reproduire ici un de ses sonnets :

## LA CATHÉDRALE

Vers le ciel d'un bleu gris, dans le vol des autours  
Jetant à la frontière une voix sépulcrale,  
Dénudée, immense et sombre, la Cathédrale  
Lève comme deux bras gigantesques ses tours.

Elle est triste et glacée ; et veuve pour toujours,  
Belle encore, gardant sa couronne murale,  
Sous le vent éternel qui l'enlace en spirale,  
La vieille église songe à ses vieilles amours !

Nulle n'était aussi noble de Reims à Spire ;  
Elle avait des prélats, comtes, princes de l'empire,  
Primats se couronnant par la grâce de Dieu...

Elle avait des soldats suivant ses archiprêtres,  
Des prévôts de bataille... Et, seul dans le saint lieu,  
Mon pied s'arrête au sol où dorment mes ancêtres.

Voilà une des perles de l'écrin : *Les Sonnets de Pimodan*.

Cette gracieuse poésie montre que M. le marquis de Pimodan aime son Dieu, ses parents, sa patrie, et ces monuments de pierre disant la foi, le dévouement de nos ancêtres. Pour être poète, il faut avoir du cœur — et vous voyez qu'il en a !

Un de nos savants collaborateurs, M. Adjuter Rivard, avocat, professeur agrégé d'élocution à la Faculté des Arts de l'Université Laval de Québec, nous a fait la gracieuseté de nous adresser un joli volume intitulé : *L'art de dire*.

Nous ne pourrions mieux en donner une idée, qu'en publiant ces quelques lignes de l'auteur lui-même :

Nous ne prétendons pas introduire un nouveau système. Des ouvrages que nous avons eu l'occasion d'étudier, nous avons extrait des éléments, une théorie généralement acceptée par tous ceux qui en ont écrit et qui font autorité. Nous avons soigneusement recueilli ces règles énoncées çà et là par les auteurs et consacrées par l'expérience ; nous les avons réunies et groupées dans l'ordre qui leur appartient, et après avoir mêlé à cette synthèse quelques observations personnelles, nous nous sommes efforcé de rendre, par des exemples, « l'Art de dire » aussi pratique que possible.

On le voit, c'est un ouvrage précieux pour ceux qui veulent se consacrer à la diction la meilleure, à l'éloquence en sa forme pratique.

M. Rivard collaborait au MONDE ILLUSTRÉ sous le nom de Denis Ruthban.

Il paraît que je me suis bien trompé en attribuant à mon excellent ami, Jean des Erables, les paroles que je lui prête au sujet de la prohibition, dans notre numéro 746 du 20 août dernier ; c'est le journal *La Métropole*, d'Anvers, qui a dit cela. Nous rectifions avec le plus grand plaisir.

La paix est faite, c'est un bonheur : est-ce la guerre générale qui en sortira ?... Nous le verrons peut-être plus tôt que nous ne le pensons.

L'une des dernières opérations, dans les environs les plus rapprochés de notre pays, a été le siège de Santiago.

Les négociations pour la reddition de la ville ont été très laborieuses, parce que les commissaires espagnols tenaient à ce que les termes de la capitulation fussent conçus de la manière la moins humiliante que possible, et que l'honneur de la garnison fût ménagé le plus possible. Voici les principales conditions de la capitulation :

Toutes les troupes et tout le matériel de guerre se trouvant sur le territoire visé par la capitulation sont compris dans les termes de cette convention. Le gouvernement américain s'engage à transporter en Espagne, dans le plus bref délai possible, les troupes espagnoles.

Les officiers conserveront leurs armes ; les sous-officiers et soldats conserveront les objets leur appartenant personnellement.

Le commandant espagnol est autorisé à emporter les archives militaires.

Les volontaires mobilisés et guerilleros pourront rester à Cuba, libres sur parole.

Les troupes espagnoles, 24,000 hommes, quitteront Santiago avec les honneurs de la guerre ; elle déposeront leurs armes à la disposition des Américains ; mais les commissaires américains demanderont à leur gouvernement de vouloir bien en autoriser la restitution.

Suivant l'*Evening Journal*, les termes de la capitulation comportent les points suivants :

Les réfugiés resteront. La garnison d'Holguin, forte de 10,000 hommes, ne sera pas rendue. Les défenses de Santiago devront être transmises aux Américains en bon état.

Les Américains auront le droit de se servir du chemin de fer de Juragua. Les Espagnols pourront prendre dans les églises les objets religieux transportables.

Les Espagnols devront aider les Américains à enlever les mines sous-marines du port.

La garnison espagnole, sous les ordres du général Torral, a quitté les tranchées et s'est rendue dans les lignes américaines. Chaque régiment espagnol a déposé ses armes. En même temps, le drapeau espagnol a été remplacé par le drapeau américain.

*Rodolphe Le Fort*

### L'ENFANT A L'HIRONDELLE

*J'aime à te voir, douce hirondelle,  
Quand vient le souffle du printemps,  
Caresser du bout de ton aile  
La tendre feuille de nos champs.*

*J'aime à te voir de ma fenêtre  
Cueillir la mousse des vieux toits,  
Puis te cacher et reparaitre  
Sous le feuillage de nos bois.*

*J'aime l'accent de ton ramage  
Et ton essor capricieux,  
Lorsque tu quittes le bocage  
Pour te balancer dans les rieurs.*

*J'aime ta course aventureuse  
Sur l'onde qui roule en son cours ;  
Ainsi mon âme un peu rêveuse  
Se berce à la fleur des beaux jours...*

*Je parle et tu ne peux entendre  
Ce que mon cœur dicte pour toi...  
Viens, tu me sauras mieux comprendre,  
Oh ! oui, viens de ton nid vers moi !*

*Viens sur ton aile, oiseau volage,  
Toi qui connais tant de secrets ;  
Viens me parler ton doux langage  
Qui pour mon âme est plein d'attraits.*

LOUIS-JOS. DOUET

Lanoraie, juillet 1898.

### AU BORD DE LA MER

Qu'y a-t-il de plus beau que la mer, de plus majestueux, de plus grandiose ?

Me voici de nouveau sur ses rives et j'éprouve, à sa contemplation, une impression toujours nouvelle, toujours profonde.

Quel que soit l'aspect sous lequel elle nous apparaît, la mer exerce sur nos sens, sur notre esprit, une séduction irrésistible. Tantôt, sous un ciel pur, l'onde limpide et bleue nous enchante par le spectacle de son calme, de sa sérénité ; il semble alors que, consciente de sa force, elle condescende à se montrer avec les hommes douce, caressante et familière, ainsi qu'une tigresse, qui oublie ses instincts sanguinaires, quand elle joue avec ses petits.

D'autres fois, agitée et mugissante, ses flots irrités, prenant la couleur d'un métal en fusion, heurtant furieusement les rochers de la grève, nous offrent le spectacle le plus magnifique qu'il soit possible d'imaginer, celui de la mer en furie, qui attire et captive, sans qu'on puisse jamais se lasser d'admirer sa mystérieuse horreur.

Quoique terriblement redoutable et sans cesse menaçante, la mer n'en reste pas moins une grande charmeresse dont les attraits puissants et invincibles opèrent sur les humains un attrait incomparable. O monstre insatiable et jamais repu, qui donc nous dira ce que contiennent les profondeurs de ton immensité ! Que de vaisseaux submergés, de vivants transformés en cadavres, de fortunes englouties par ton fluide implacable ! Combien de cœurs as-tu broyés, combien de larmes as-tu fait couler par les terribles manifestations de ta sauvage grandeur !

Mais éloignons de nos yeux ce sombre tableau... revenons à la riante nature, celle qui fait mes délices et que j'aime par-dessus tout.

Jetons un coup-d'œil sur cet imposant lever de soleil qui fait miroiter sous ses rayons naissants le sable blanc de la plage sur laquelle, bientôt, un essaim de joyeux baigneurs et baigneuses viendra prendre ses ébats avant de se plonger dans l'onde silencieuse et bienfaisante.

Et, surtout, admirons, comme je le fais moi-même chaque jour, la sublime beauté de la mer sous le crépuscule qui tombe lentement. Quels instants délicieux ! quelle langueur incomparable s'empare de notre être à ce moment du jour et exalte notre imagination !

Nonchalamment étendu dans un *rocking-chair*, aspirant voluptueusement la fumée de mon cigare, tandis que les sons harmonieux d'un orchestre viennent frapper mon oreille, je contemple les flots tranquilles qui reflètent les étoiles brillant au firmament. Et le regard errant sur les blanches voiles que j'aperçois au loin dans la pénombre, je reste plongé dans une douce extase — extase délicieuse provoquant au rêve — tandis que flotte obstinément dans ma mémoire ce vers du poète Banville :

Mon âme est une mer dont je cherche le fond.

FREDDY LIONAIS.

Old Orchard Beach, août 1898.

### PETITE FANTAISIE LITTÉRAIRE

Oh ! quels gracieux souvenirs vous avez fait renaitre en mon âme, lorsque l'autre matin, je vous découvris, charmantes fleurs des bois, dans le plus bel endroit de mon jardin !

Dites-moi, quelle main amie est venue vous y poser ? Moi, qui me croyais méconnu, relégué parmi les oubliés ! Est-il bien vrai que je puis lui donner le nom d'ami ? Et moi, ingrat que je suis, il n'y a pas longtemps encore, je lui adressais des reproches non mérités. Que voulez-vous : il entre dans le domaine de la nature d'être parfois ingrat sans en avoir la volonté.

Charmante Rose des Bois ; c'est la poésie du jeune âge que tu as fais revivre en mon cœur ; car la première fois que je te vis, ce fut dans les charmants bocages qui ornent la superbe Vallée de l'Outaouais.

J'aimais à courir par les bois qui furent témoins des plus beaux jours de ma vie, et où souvent, je m'égarais volontiers, respirant un parfum qui embaumait ma jeunesse et l'enivrait.

Mais, charmante Rose, d'où viens-tu, où étais-tu, depuis bientôt six mois que, revenu dans ces lieux, je ne t'ai point rencontrée ? Je croyais que notre beau ciel ne t'était plus favorable, et que la brise embaumée t'avait emportée dès le printemps. Est-ce que la solitude a su te charmer ? Es-tu allée te cacher dans quelque anfractuosité inconnue des mortels, où seules, les fleurs ont accès, et où face à face avec Dieu, elles élèvent vers lui leurs corolles immaculées, pour lui, exhaler leurs délicieux parfums ? Peut-être aussi, as-tu mieux aimé t'abriter sous quelque vert feuillage et là, prêter l'oreille aux oiseaux qui venaient y chanter tendrement les louanges du Très-Haut.

Et toi, tendre Réséda, je vois une goutte de rosée reposant sur tes charmantes petites fleurs. Est-ce une larme ? Oh ! non, la fleur sait mourir sans se plaindre ; d'ailleurs, qui aurait pu te faire de la peine ? Est-ce que tout ne doit pas sourire à la fleur ? Tu es si gentille, ton parfum est si suave ! Non, non, c'est la brise caressante du matin qui y a fixé cette topaze en passant.

Oh ! de grâce, ne partez plus ! Restez encore longtemps dans ce jardin : il fait si bon de vous voir étalant avec grâce les belles parures que le bon Dieu vous a données. Car la fleur possède un langage tout divin qui charme le cœur, comme ces parures veloutées charment la vue.

" Ah ! parle encore à mon cœur  
Car ta divine parole  
A pour moi tant de bonheur ! "

RENÉ SAINTE-FOY.

### NOS FLEURS CANADIENNES

LA BERMUDIENNE

*Bermudienne ancipité*—*Sisyrinchium anceps* : (Famille des *Tridées*)



Plus humble que la classique violette est la bermudienne. Bien qu'elle ait de dix à douze pouces de hauteur elle trouve moyen de se cacher parmi les autres plantes de façon à ne pas être vue par l'œil inattentif. Autre coquetterie, sa corolle se referme vers le haut du jour comme si elle craignait les caresses d'un soleil trop ardent. Et, pourtant, cette fleur d'un bleu violacé, supportée par un frêle et long pédicelle, est fort gracieuse. Les Anglais l'ont baptisée *Blue eyed grass* : l'herbe

aux yeux bleus ! N'est-ce pas que c'est une trouvaille et une jolie ?

On dirait d'une herbe vulgaire, en effet, que la bermudienne avec ses feuilles linéaires, engaînantes et sa tige aplatie, surtout lorsque sa corolle n'est pas épanouie, mais, vive Dieu ! étale-t-elle ses six pétales mucronés que de suite on la reconnaît pour une proche parente de l'Iris, la superbe.

J'étais loin de songer à elle, lorsqu'un jour du printemps dernier, je la trouvai sur la montagne de Montréal, près de Villa-Maria. Mais elle s'en est bien vengée, car depuis, j'y songe toujours.

*L. J. Massicotte*

## S'AIMENT-ELLES ?

*S'aiment-elles, les jeunes filles ?  
Leurs amitiés vont très bon train...  
— On pourrait même en rire un brin ! —  
Tôt ou tard viennent les bisbilles.*

*Comme au billard roulent les billes,  
Au moindre petit coup de vent  
Leurs cœurs se déplacent, souvent.  
Aiment-elles, les jeunes filles ?...*

*Tant et tant qu'il faut mettre un frein,  
Parfois, avec dans de leurs âmes !  
Ce soin vous incombe, mesdames ;  
Leurs amitiés vont très bon train*

*Soleil partout ! puis tombe un grain.  
Bah ! le beau temps reviendra vite,  
Avec de la pluie à sa suite ;  
On pourrait même en rire un brin.*

*Cotillons fous, valses, quadrilles,  
Voilà leur vie à bien des yeux.  
On oublie un point sérieux :  
Tôt ou tard viennent les bisbilles...*

*Qui, Claire aime ce blond flandrin,  
Et ces autres trouvent gentilles  
Jusqu'aux fadeurs des Mascarilles ;  
Mais, entre elles, — n'ayant réfrain ! —  
S'aiment-elles ?*

CHARLES DE BUSSY

## UNE COMPLAINTÉ

Je l'ai déjà dit quelque part, en face de la maison de mon père se déroulait une vaste grève, où — dans les beaux jours de l'exploitation de nos forêts au profit des capitalistes d'Angleterre — de grands trains de bois, véritables jungadas à la voile, venaient atterrir, et de là s'éparpiller en *rafts* pour le chargement des vaisseaux.

Ces trains de bois s'appelaient des cages, et le commandant ou chef de *gang* — on appelle *gang* une escouade de travailleurs — se nommait en style élevé, ce qui arrivait quand le titulaire avait obtenu une certaine réputation de supériorité, un "bourgeois de cage".

Le plus célèbre de tous les bourgeois de cage que j'ai connus, ou que j'ai vus plutôt — car en général ces importants personnages ne s'amusaient guère à la marmaille — fut Joe Montferrand, que sa taille et sa force herculéennes ont sacré héros populaire, et dont la gloire dure encore.

Mais il en est un autre qui, par son caractère élevé, par ses qualités physiques et intellectuelles, m'a laissé un souvenir beaucoup plus attrayant.

C'est Baptiste Lachapelle.

J'avais entendu parler de Baptiste Lachapelle longtemps avant de le voir.

Dans notre canton, il ne manquait point de gens qui passaient l'hiver dans les chantiers du Haut-Canada, qui "allaient en hivernement", suivant leur expression.

Les plus vieux n'y retournaient pas ; et, l'été, ils "travaillaient de la grande hache", c'est-à-dire faisaient de l'équarrissage, ou manoeuvraient les *rafts*.

C'était auprès de ces derniers que j'aimais à passer de longues heures, assis sur quelque espar, à écouter les conversations, bercé par les cris lointains des *bômiers* et la musique cadencée des coups de hache, sonnait clair dans le flanc des plançons et des billes, avec des effets de sonorité très doux.

Presque tous ces anciens "voyageurs" avaient connu Baptiste Lachapelle, et en parlaient comme d'un être supérieur, mais en même temps fort excentrique.

Il était beau, il était grand, il était fort, il était bon.

Il composait des complaintes et des chansons tristes qu'il chantait avec une voix qui faisait pleurer.

Quand il arrivait de voyage, du haut de sa cage ou de son "canot d'écorce", il entonnait quelqu'un de ses chants mélancoliques ; et tout le monde disait :

— Voilà Baptiste Lachapelle !

On racontait de lui des choses étonnantes : des actes de dévouement extraordinaires, des exemples de désintéressement inouïs.

Il était le protecteur des faibles, la providence des orphelins et des pauvres.

Sa vie ne comptait pas, lorsqu'il s'agissait de secourir quelqu'un dans le péril.

Un jour, dans les Chaudières de l'Ottawa, il avait sauvé quatre camarades qui se noyaient, lui-même n'échappant à la mort que par miracle.

Il était toujours pensif, et généralement seul.

On avait vu quelquefois de grosses larmes lui monter aux paupières ; jamais on ne l'avait vu rire.

Il n'aurait pas tué une mouche ; et pourtant il entraînait parfois dans des colères terribles. C'était quand on frappait sous ses yeux quelqu'un qui ne pouvait se défendre, ou qu'il entendait injurier le nom de Dieu ou de la Vierge.

Sur sa cage, il tolérait les jurons, jamais il ne souffrait un blasphème.

Enfin, Baptiste Lachapelle était, pour ces hommes primitifs, une espèce de héros de roman, qui avait eu, dans le Nord-Ouest où il avait fait la traite avec les sauvages, bien des aventures mystérieuses, et dont la jeunesse avait été troublée par une de ces histoires d'amour qui influent sur toute une destinée, quand elles ne la brisent pas du coup.

Cette histoire d'amour, Baptiste Lachapelle l'avait chantée lui-même, dans une de ses complaintes — dont il était à la fois le poète et le musicien.

Cette complainte de Baptiste Lachapelle n'était autre chose qu'une naïve ballade racontant une de ces éternelles infidélités du cœur, toujours les mêmes et pourtant toujours nouvelles ; une de ces banalités de l'existence qui, cependant — chez certaines âmes assez imprudentes pour mettre, suivant l'expression populaire, tous leurs œufs dans le même panier — équivalent à des catastrophes.

Je l'avais entendu chanter, cette complainte, par les travailleurs du chantier, mais surtout par une petite bonne qui nous venait "de par en haut", et qui possédait une voix tout particulièrement adaptée à ce genre de mélodies, dont la monotonie rêveuse et traînante parle si éloquemment aux sentiments des populations naïves.

Plusieurs fois le jour — surtout quand elle voulait endormir mon jeune frère — on l'entendait chanter :

C'est Baptiste Lachapelle  
Des beaux pays lointains ;  
Il aimait la plus belle ;  
Hélas ! cruels destins !...

Alors je devenais songeur.

J'aurais voulu, moi aussi, être un Baptiste Lachapelle quelconque, fier coureur d'aventures, aimer "la plus belle", et payer — au prix des plus "cruels destins" — l'honneur de voir mon nom figurer à la rime dans quelque chanson de village modulée par cette voix douce et triste de la petite bonne.

En attendant, je caressais au moins ce rêve : voir "Baptiste Lachapelle des beaux pays lointains".

Chaque fois qu'une cage s'arrêtait en face de chez nous, et venait s'amarrer le long des "bômes" tendus d'une jetée à l'autre, c'était une fête pour les gamins de l'endroit, qui allaient vendre des "bâtons de tire", des torquettes de tabac et des pipes neuves aux arrivants.

Pour moi, que ni mes parents ni mes dispositions ne destinaient au commerce, c'était le coup d'œil qui m'intéressait.

Ces grandes voiles carrées que la brise gonflait de distance en distance sur la largeur du train de bois ; ces hommes "des beaux pays lointains", ces hommes inconnus aux longs cheveux et aux chemises rouges, penchés en groupes sur d'immenses rames, et jetant de longs appels prolongés en cadence pour assurer l'ensemble des manoeuvres ; ces tentes de toile blanche en forme de cônes, ou ces cabanes en planches neuves ayant de loin les allures d'un village en miniature ; ces cordes flottantes où séchaient des files de vêtements multicolores se balançant au soleil comme des pavillons de bâtiment pavoisé ; tout cela avait pour moi un

charme mystérieux et exotique qui me jetait dans d'interminables rêveries.

Le soir, surtout, quand le foyer rougâtre du grand radeau, reflété par la surface endormie du fleuve, allumait des aigrettes fauves aux rameaux des vieux pins penchés sur les sombres profondeurs de l'anse, je restais des heures appuyé sur l'allège de ma fenêtre, la tête perdue dans je ne sais quels rêves bizarres comme les souvenirs vagues d'une existence antérieure remplie d'épisodes plus ou moins dramatiques.

Quelquefois, à la veillée, les hommes de la cage, assis en rond autour de l'âtre, répondaient en chœur à quelque chanson de "voyageurs" entonnée par la voix sonore du chanteur de la gang.

Une, surtout, avait un caractère musical tout particulièrement pénétrant :

Voici le temps de la saison  
Où l'amant va voir sa maîtresse,  
Lon la !  
Où l'amant va voir sa maîtresse !  
Et moi qui suis dans les prisons,  
Je meurs d'amour et de tristesse,  
Lon la !  
Je meurs d'amour et de tristesse !

Ou bien encore cette autre :

C'était une galère,  
Ma jolie fleur de rose !  
Sur la mer égarée,  
Jolie fleur de rosier !

Mais me voici loin de Baptiste Lachapelle.

J'y reviens.

Un soir, une grande et belle cage avait fait son entrée dans l'anse, et jugez de mon émoi, lorsque j'entendis un de nos voisins dire :

— C'est Baptiste Lachapelle, sûr et certain ! Je l'ai entendu chanter au large, et j'ai bien reconnu sa voix, allez !...

On conçoit la folle envie qui me passa par la tête.

Mais comment faire ?

Ma mère ne me laissait guère fréquenter ces "voyageurs", dont le langage et les mœurs ne constituaient pas un exemple des plus édifiants à mettre sous les yeux de ma pieuse enfance.

Toute visite sur les cages m'était en particulier défendue, à cause aussi des nombreux petits êtres parasites qui avaient la réputation de vivre en intelligence intime avec la gent "voyageuse", sans dédaigner l'occasion de faire connaissance avec la peau ordinairement plus fraîche des visiteurs.

Néanmoins, ce soir-là, je suppliai tant, que, muni d'un million de recommandations prudentes, je partis pour la cage, à la garde et sous la protection d'un voisin, qui avait affaire au "bourgeois", je ne sais plus pour quel marché relatif à des provisions de bouche.

Le brave homme voulait me donner la main pour m'aider à sauter d'un *crib* à l'autre, et à franchir l'espace vide entre chaque *dame de bôme* ; inutile ! J'avais le pied aussi lesté que lui, autant d'expérience pour le moins, et j'arrivai le premier sur la fameuse cage commandée par Baptiste Lachapelle.

Le souper venait de se terminer autour d'un foyer large de dix pieds au moins, au milieu duquel une vaste marmite pendait au crochet d'une cheville rustique ; et les hommes — en chemises rouges comme toujours — allumaient leurs pipes avec des tisons, et commençaient la causerie du soir, leurs faces sombres et leur groupe pittoresque s'éclairant aux lueurs intermittentes du foyer avec des effets de clair obscur à réjouir l'œil de Callot ou de Rembrandt.

Baptiste Lachapelle était debout, les bras croisés.

Je le reconnus tout de suite ; il n'y avait pas à s'y tromper.

C'était un bel homme de haute taille, à l'air singulièrement imposant et distingué.

Il était brun, avec des yeux très doux et très profonds sous leur arcade sourcillière, dont la ligne horizontale indiquait une grande force de volonté et de pénétration.

La tête nue laissait voir, dans l'envolée des cheveux flottants, un galbe fier parfaitement en harmonie avec le profil du visage, qui, aux lueurs du foyer, se desti-

naît comme une médaille de bronze avec une remarquable pureté de lignes.

D'un air distrait, il regardait les bûches calcinées jeter leur dernier éclat sur les profondeurs noires du dehors.

Cette attitude méditative ne me surprit pas ; je trouvais l'homme tel que je me l'étais figuré.

La conversation entre lui et notre voisin ne fut pas longue.

Deux mots, et marché conclu.

—Gadoury ! appela Baptiste Lachapelle, sur un ton qu'aurait envié le Monte-Cristo d'Alexandre Dumas, apportez ici un verre de rhum. Vous ne refuserez pas la petite goutte de l'amitié, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en se retournant vers son interlocuteur.

Celui-ci — j'aime à lui rendre ce témoignage — ne se fit pas prier.

Ils trinquèrent.

—C'est votre fils ? demanda Baptiste Lachapelle en m'indiquant du doigt.

Je rougis jusqu'aux oreilles, naturellement.

—Non, monsieur, répondit notre voisin, c'est un bonhomme que sa mère m'a confié ; il pleurait à chaudes larmes pour vous voir.

—Vraiment, mon brave ! fit le héros, en me posant la main sur la tête. Pourquoi désirais-tu me voir ?

—Pour vous entendre chanter votre chanson, répondis-je en balbutiant.

—Ma chanson ? eh bien, ma foi, je vais te la chanter en effet, mon ami. Tu me fais plaisir, assieds-toi là !

Et, pendant que les "hommes de cage", à la nouvelle que le "bourgeois" allait chanter, se rangeaient respectueusement autour de lui, Baptiste Lachapelle — avec un regard à mon adresse que je vois encore — entonnait gravement, et sur un ton pour moi inoubliable, le couplet dont j'ai cité plus haut la première moitié :

C'est Baptiste Lachapelle  
Des beaux pays lointains ;  
Il aimait la plus belle ;  
Hélas ! cruels destins !  
Écoutez son histoire,  
Et rappelez-vous toujours  
Qu'il ne faut jamais croire  
Aux serments des amours !

Cette voix d'un timbre riche et puissant, pleine d'ampleur et de portée sonore, où, par intervalles, un léger tremblement ajoutait je ne sais quelle singulière expression à la phrase musicale, m'impressionna plus que je ne saurais dire.

Les longues finales trainantes, auxquelles, de temps à autre, une note d'agrément à peine perceptible prêtait un charme d'attendrissement indéfinissable, allaient s'étendre sous les grandes falaises sombres, éveillant au loin de petits échos perdus, doux et affaiblis comme les souvenirs mélancoliques que l'aile du du temps efface ou emporte avec elle.

J'étais bien jeune alors ; je n'avais pas entendu de grands chanteurs ; je ne savais même pas ce que c'est que la poésie et la musique.

Eh bien, j'ai beau me faire ces réflexions, je ne puis parvenir à me persuader à moi-même que je n'ai pas entendu, ce soir-là, un grand poète et un grand artiste.

L'enthousiasme me tenait réellement aux cheveux, lorsque le chanteur reprit :

Adieu, mère ! adieu, père !  
Adieu, tous mes amis !  
Je suis au désespoir,  
De quitter mon pays,  
Destinée importune,  
C'est ainsi qu'il nous faut  
Aller chercher fortune  
Dans les pays d'en haut !

Il va sans dire que je n'ai pu retenir toute la chanson, qui était longue.

Le sens, ou plutôt les phases du récit seules — car c'était un récit — me sont restés à la mémoire.

Les adieux de Baptiste Lachapelle à sa bien-aimée avaient été touchants.

Elle lui avait juré éternelle fidélité :

Adieu, mon ami tendre !  
Adieu, mon tendre amour !  
Je jure de t'attendre  
D'ici à ton retour !

Mais la douce promesse n'avait pas résisté à l'absence.

Pendant que le jeune amoureux parcourait les régions reculées du Nord-Ouest à la recherche de cette fortune qu'il rêvait pour la bien-aimée de son cœur, celle-ci, en femme pratique, avait pris le parti le plus sûr, celui d'épouser un riche marchand de son village.

A cette époque, on ne savait pas lire, encore moins écrire.

Du reste, la poste, dans les prairies sauvages surtout, paraissait à désirer.

En sorte que, le jour où, trois ans après son départ, Baptiste Lachapelle reparaisait dans son village pour déposer aux pieds de sa fiancée le fruit de ses courses et de son labeur, il tombait juste au milieu de la noce !

Le cœur brisé, il repartit le soir même.

Ce dernier couplet dit ses adieux à l'infidèle :

Adieu, cruelle amie  
Qui brisas mon destin !  
Je vais passer ma vie  
Dans les pays lointains,  
Et Baptiste Lachapelle,  
Grâce à toi, pour toujours,  
Vivra dans la tristesse,  
Sans joie et sans amours !

Songez que cet homme ne savait pas lire !

Où avait-il pris cette flamme poétique, cette profondeur de sentiment, cette intuition de l'idéal, cet instinct du beau artistique qui suintent dans ces couplets informés, et plus encore dans l'air que son étonnant talent musical leur avait adapté ?

Qui le dira ?

Quoi qu'il en soit, le souvenir de cet homme étrange m'a trotté dans la tête toute ma vie.

*Louis Fréchette*

P.S. — Depuis que ceci est écrit, j'ai appris des détails plus positifs sur le compte de ce Baptiste Lachapelle. Il est né à Saint-Jacques de l'Achigan, parait-il, et son véritable nom était Baptiste Bourgeois. La mère ayant épousé en secondes noces un nommé Lachapelle, l'enfant du premier lit fut surnommé Baptiste à Lachapelle.

Après ses voyages dans le Nord-Ouest, il alla s'établir dans la Nouvelle-Ecosse, le pays originaire de son père, qui était acadien. Il en revint aveugle, et fut recueilli par une de ses sœurs qui vit encore, et chez qui il est mort, il y a quinze à vingt ans. — L. F.

## LES DÉLÉGUÉS

A LA CONVENTION DE L'ALLIANCE NATIONALE

(Voir gravure)

L'Alliance Nationale ! presque la plus jeune et presque la plus puissante de nos sociétés de bienfaisance canadiennes-françaises.

Fondée en 1892, incorporée en 1893, cette société d'avenir, innovant constamment et sûrement dans le domaine de la mutualité, s'est acquise le respect de ses adversaires et l'admiration du public.

La photographie de notre jeune artiste, M. J.-R. Poirier, de Sainte-Cunégonde, que nous publions aujourd'hui, représente un groupe important des délégués qui ont assisté à sa dernière convention biennale, les 15, 16 et 17 août dernier.

Venus de toutes les parties de la province, ces délégués se réunissaient pour se rendre compte des travaux accomplis par l'Exécutif durant les deux dernières années, et aussi pour lui donner de nouveaux moyens de poursuivre le développement de leur société, si cela était possible. Ils se sont acquittés de leur tâche à la satisfaction de tous, si nous en croyons les rapports, et il est probable que les lois adoptées par les membres de cette convention vont ouvrir à l'Alliance Nationale

une nouvelle ère de prospérité égale, sinon supérieure, à celle qui l'a précédée.

LE MONDE ILLUSTRÉ, qui est toujours heureux des succès remportés par nos institutions nationales, profite de l'occasion pour la féliciter de ses succès passés et pour lui souhaiter une longue et brillante carrière.

E.-Z. M.

## HISTOIRE NATURELLE

LE MENURA OU QUEUE EN LYRE

Le menura ou queue en lyre, représenté dans la gravure ci-dessous, est un oiseau d'espèce très remarquable, natif de la Nouvelle-Hollande, seul pays où on le trouve. C'est, pour bien dire, la seule espèce du genre. Il appartient, d'après Cuvier, à la famille dentirostrale du grand ordre des *Passères*. Il a certaines ressemblances avec la volaille, grâce à son plumage, ses ailes courtes et arrondies ; mais ces ressemblances sont légères et on le classe plutôt parmi les oiseaux.

On le considère comme le plus bel oiseau de la Nouvelle-Hollande, où les colons l'appellent le faisan des bois. De fait, c'est dans les bois qu'il passe la plus grande partie de sa vie, et il n'en sort, pour ainsi dire, et ne descend des arbres que pour venir demander au sol sa nourriture.

C'est de bonne heure, le matin, que ces oiseaux viennent manger et les mâles semblent avoir un peu les allures des coqs maraudeurs, mais tout fait croire d'un autre côté, qu'ils ne sont point polygames et ne recherchent nullement les aventures galantes.



On rencontre plus particulièrement les menuras dans les endroits élevés, où le sol est plus sec et couvert d'arbustes ou de broussailles.

Comme nous l'avons dit, il n'y en a qu'une espèce : *Menura lyrata*, de la grosseur à peu près du faisan, quoique pas aussi élégant. Il est, on pourrait dire d'un brun grisâtre, parfois rougeâtre ; son apparence générale est néanmoins frappante, mais ce qui attire le plus le regard, c'est la queue du mâle. Elle se compose de seize plumes, dont douze, six de chaque côté sont excessivement sveltes. Les deux plumes du milieu ont les barbes extérieures fournies et droites et les barbes intérieures bien clairsemées. Les deux plumes extérieures sont recourbées comme les branches d'une lyre. Quand l'oiseau se tient la queue élevée, elle ressemble, en effet, à cet instrument, les deux plumes du dehors représentant la charpente de la lyre et les autres, les cordes. C'est sans doute à cause de cela qu'on a appelé l'oiseau queue en lyre.

C'est un oiseau aux habitudes très pacifiques.

Bonaparte était mort. Et du siècle de fer, était né le siècle d'argent. Avec 1800 commença le règne de la toute puissance de l'argent. — J. MICHELET.

## SAINT-EUSTACHE

*Orgueil de la patrie, illustre coin de terre  
Qui donnas des martyrs à notre liberté,  
Tu ne m'apparais plus dans l'ombre du mystère :  
Ta vue a charmé ma fierté.*

*Le front de ton église encor montre la trace  
Des coups que lui porta Colborne l'Oppresseur :  
L'honneur en rejaillit sur la vaillante race  
Qui sut braver le Destructeur.*

*Reste toujours debout, vieux monument de gloire ;  
Conserve ta blessure, elle honore les preux  
Qui léguent au pays, sans tache, leur mémoire,  
Versèrent leur sang généreux.*

*Enau, j'ai vénéré l'endroit du cimetière  
Où Chénier expirant, victime de l'autel,  
Après avoir lutté des murs du sanctuaire,  
Enfin tomba mort, immortel.*

*Village au cœur français, je l'ai connu, je l'aime ;  
De tes fils j'ai reçu douce hospitalité ;  
Comme au temps d'autrefois, tu demeures toi-même  
Par la nationalité.*

*Saint-Eustache, ton nom rappelle des jours sombres  
Puisque de nos malheurs il est le souvenir ;  
Le soleil de l'honneur a dissipé les ombres :  
Oui, tu vivras dans l'avenir.*

ENVOI :

A l'honorable J. E. Robidoux

*Mère de la patrie,  
Qu'intéressent mes essais,  
Humblement je te dédie  
Ces modestes vers français.*

OSWALD MAYRAND.

Montréal, août 1898

## CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 12 août 1898.

Il y a quelques jours déjà, on fêtait, à Saint-Malo, la cinquantenaire des funérailles de Chateaubriand.

La manifestation a été touchante et grandiose. Mais il me serait très difficile d'en parler longuement, n'y étant pas allé, et je dois me restreindre à citer des extraits des choses jolies qui y furent dites.

Après qu'on eut posé bien des couronnes et bien des fleurs sur le bloc de granit qui marque l'endroit où fut enterré François René de Chateaubriand, M. de Vogüé, de l'Académie française, parla ainsi :

Vous célébrez aujourd'hui l'anniversaire d'un deuil domestique. Plusieurs de ceux qui m'écoutent ont accompagné, tout enfants, les restes du grand revenant qu'on rapportait à son berceau. Ceux-là s'inclinent déjà sous le poids de l'âge ; ils ne verront pas le jubilé du centenaire des funérailles. C'est pourquoi ils ont voulu commémorer leur souvenir demi-séculaire.

Il est votre, le petit Breton né sous votre rempart pendant une nuit de tempête ; il vous appartient par tout son génie, par toute sa vie aventureuse offerte aux orages, fidèle et fier comme un pavillon malouin qu'on n'amène jamais. Enfant, il a prié dans vos églises, il a joué sur vos grèves avec Gesril et Hervine Magon, avec les grands-parents des enfants qui y jouaient ce matin. Jeune homme, il a rencontré sur votre sillon celle qui devait être sa compagne ; ce fut dans votre port qu'il s'embarqua pour aller découvrir au Nouveau-Monde des passages ignorés. Il l'espérait du moins ; il y devait faire d'autres découvertes, y inventer un monde nouveau de sentiments et d'idées. Par la suite, son grand vol l'oiseau de mer l'éloigna de vos murs ; mais sa pensée y revenait toujours, aile inquiète, aile triste de goéland, fouettée par le souci qu'il avait puisé dans la fuyante immensité de ces vagues. Chateaubriand l'a proclamé : " Il n'y a pas de jour où, rêvant à ce que j'ai été, je ne revois en pensée le rocher sur lequel je suis né." Loin de vous, au faite de sa fortune, portant encore toutes ses voiles enflées d'espérances, il songeait déjà à élire chez vous le lieu de son repos ; il y songeait entre ces tombeaux romains qui exaltaient son goût passionné pour les magnificences du néant ; il vous demandait à plusieurs reprises de recueillir sa pauvre épave. Le voyage achevé, votre concitoyen vous a tenu parole ; il est revenu à son port d'attache, sur ce brisant où il a désiré, avec les habituelles contradictions de son cœur,

dormir solitaire et pourtant dans une sépulture de famille.

Que pourrais-je vous apprendre, d'ailleurs, sur l'homme dont l'histoire, et même la légende, font partie de votre vie intime ? *Lapidés clamabunt !* ce rocher a parlé ! Actes et pensées, tout nous a été dit par la profession qui sortait de ce tombeau. Le poète s'est raconté par surcroît son siècle, alors qu'il regardait passer les images des événements dans le puissant miroir de son cœur. On ne montre pas la lumière aux yeux qui la reçoivent naturellement d'un foyer tout proche.

L'œuvre de l'écrivain ne vous est pas moins connue. Tout à l'heure, un juge littéraire dont vous savez la compétence exprimera la substance de cette œuvre ; il en caractérisera la beauté, l'originalité ; il en montrera l'influence prodigieuse, les conséquences lointaines. Autour de nous et en nous-mêmes tout nous rappelle la force et la durée des créations de Chateaubriand. Les cloches tintent aux beffrois de nos églises, c'est la persuasion de son génie qui les a remises en branle. Nos ravissements et nos mélancolies devant la nature, nous les tenons de lui. Il a inventé de nouvelles façons de jouir et de souffrir ; et comme l'ombre des nuages du ciel qui court sur ces flots, nos rêves ne sont que les ombres de ceux qu'il a rêvés pour tout son siècle.

Chateaubriand nous a légué, entre autres, deux leçons particulièrement appropriées aux besoins de notre temps.

Arrivé à l'âge d'homme, au moment d'un grand schisme historique, alors que la France enfantait un avenir qui rendait les fils intelligibles à leurs pères, rattaché au passé par ses origines, son éducation, ses sentiments ; porté vers cet avenir par sa courageuse intelligence, par son intuition des horizons nouveaux, il a aimé d'une même chaleur de cœur, il a uni dans une même largeur de compréhension la France de ses pieuses traditions et la France de ses généreux espoirs. " Je me suis rencontré entre les deux siècles, disait-il, comme au confluent de deux fleuves ; j'ai plongé dans leurs eaux troublées, m'éloignant à regret du vieux rivage où j'étais né, et nageant avec espérance vers la rive inconnue où vont aborder les générations nouvelles." L'angoisse de ce passage s'est prolongée plus longtemps qu'il ne prévoyait ; nous la subissons encore. Apprenons de lui à ne renier aucun des legs du cher passé, à ne décourager aucune des hardiesses de l'avenir. La mesure est difficile à trouver dans le détail des problèmes ; tel s'attarde inutile dans les chemins où l'histoire ne repassera plus, tel autre se précipite imprudemment dans les fondrières où elle ne conduira jamais. On souffre, on se trompe en cherchant la conciliation, n'importe, l'essentiel est de tenir fermement les deux bouts de la chaîne, selon le mot du grand orateur sacré, selon l'exemple pratique de Chateaubriand.

Un malaise plus spécial étreint nos intelligences depuis que d'autres races ont grandi à nos dépens. L'esprit français s'est formé, ceux qui connaissent son histoire s'en souviennent ; par une communion libérale avec toute l'humanité pensante, par une appropriation rapide, incessante, de toutes les idées qui naissent en dehors de lui. Il ne tarderait pas à se dessécher, à s'appauvrir, s'il renouait à ce contact perpétuel avec l'univers, s'il se retranchait éristivement derrière je ne sais quelle muraille de Chine. Nous ne l'ignorons pas, et pourtant, comme nous nous sentons envahis, submergés sur certains points par les courants extérieurs qui menacent l'intégrité de cet esprit, nous sommes parfois tentés de nous replier sur nous-mêmes, de nous boucher les yeux et les oreilles. D'un mouvement instinctif, pour mieux défendre la pureté native de notre génie, nous nous efforçons de l'isoler, de l'épurer de tout alliage, comme si nous n'avions plus confiance dans sa puissance d'assimilation. De là, des oscillations brusques dans l'un ou l'autre sens, des fuites inconsidérées hors de la tradition nationale, des retraites timides dans la routine et l'ignorance. Ici encore, Chateaubriand nous a prémunis contre ces extrêmes. Précurseur de toutes les audaces du romantisme, il a jeté hardiment dans notre âme, dans la littérature qui traduit cette âme, un monde de formes et d'idées empruntées partout, ignorées de ses devanciers classiques ; il les a refrappées au meilleur coin de France. Quelle intelligence, quelle figure plus française que la sienne, jusque dans ses ties, si j'ose dire, jusque dans ses verrues ! Sachons imiter sa vaillante confiance dans la force de notre génie national ; comme ce conquérant qui ne craignit jamais d'être l'esclave de ses conquêtes, sachons prendre aux autres, apprendre des autres, pour transformer tout en notre propre substance française.

Rappellerai-je enfin la suprême leçon qui se dégage de cette noble existence, le sacrifice constant de tous les biens aux exigences chevaleresques de l'honneur ? Je lisais naguère, dans une lettre inédite de Chateaubriand, cette belle parole, qui eût pu lui servir de devise : " Je n'ai pas placé mes champs de bataille dans l'ombre. " Leçon profitable à tous les hommes, à tous les temps, pour toutes les difficultés de la vie

humaine. Mais il est bien superflu d'insister sur le prix de l'honneur, quand on parle devant un auditoire de Bretons.

Ah ! comme il était bien chez vous, comme il doit dormir en sécurité chez vous, ce fils d'élection du vieux Armor ! Nul n'a mieux représenté devant l'univers l'intransigeance de vos fiertés, les peines sans nom de vos âmes songeuses, ces aspirations sans limites qui gémissent sur la lande, fuient sur la mer, montent dans le ciel et ne s'arrêtent qu'à Dieu. Terre de Bretagne qui finit le vieux monde et d'où il regarde vers le nouveau, marche mystérieuse placée sur le seuil de l'infini, quel est donc ton secret pour former les enfants qui, plus que tous les autres, brament vers cet infini ? Tes fils ont fait entendre les plus grandes plaintes d'Yseult, la plainte de René, et, hier encore, l'appel decevant, mais toujours idéal et enchanteur, du pauvre Breton qui faisait sonner sur sa foi morte les cloches plaintives de la ville d'Ys.

Messieurs de Bretagne, messieurs de Saint-Malo, vous nous garderez avec votre fidélité et votre tenacité proverbiales ce précieux dépôt qui est vôtre, qui est nôtre, à nous tous Français. Vous avez fait, aujourd'hui, ce que font les gardiens de vos autres phares, allumés sur ces autres écueils, quand ils montent, la nuit, s'assurer que leur lampe tutélaire continue de jeter ses feux dans les ténébreuses marines. S'il y eut pour la gloire de Chateaubriand une courte éclipse — cet oubli momentané où conspirent la lassitude et l'ingratitude des contemporains qui ont trop admiré — la résurrection ne s'est pas fait attendre. Elle brille et ne s'éteindra plus, la lampe funéraire du Grand-Bé. Aussi longtemps que des navires partiront de votre port et y rentreront, aussi longtemps que d'aventureux esprits tenteront le combat avec l'idée, ce magnifique feu de France les guidera au départ, leur donnera des directions dans l'inconnu, leur annoncera au retour qu'ils sont bien dans la route du génie de la patrie.

Au nom de ceux qui ont charge de veiller sur les monuments de ce génie, je salue le grand ancêtre ! Abandonnons le poète au concert des éléments qu'il aimait, aux rudes caresses des vagues, aux baisers légers des vents, aux rayons de l'astre ami qui tisseront cette nuit un suaire lumineux sur sa pierre. Abandonnons le chevalier, le chrétien, sous la protection de la croix qu'il a relevée. Nulle sépulture n'a plus de droit à l'ombrage de l'arbre auguste ; cette croix de fer fit dans ce monde périssable la force et la grandeur de Chateaubriand, elle lui fera merci dans l'éternité !

Le Journal ajoute qu'à la fin de ce magnifique discours :

Le canon tirait en mer par intervalles, ponctuant les acclamations de la foule qui avait vite envahi le sommet du Bé et les alentours du tombeau, débordant le service d'ordre impossible devant une telle affluence.

Toutes les falaises du village, les grèves, les remparts malouins étaient autant de grappes humaines. Dans une avalanche d'un soleil de feu, c'était un spectacle inoubliable, la véritable apothéose de Chateaubriand, le véritable clou du cinquantenaire, auréole du charme captivant de la pittoresque côte bretonne.

Voici les beaux vers que vint dire le poète de Saint-Malo, M. Edouard Beaufils :

Aux rêves communs des soirs de Combourg  
Ne s'est pas ouverte une même porte :  
Le frère en vécut, la sœur en est morte,  
Mais nous les aimons d'un égal amour.  
L'un fut le poète et l'autre la Muse :  
Sa tâche fine elle s'en alla.  
Par un soir de lune, ainsi qu'Attala,  
Ame ardente à qui le corps se refuse,

Elle avait, d'un cœur trop passionné,  
Sentant que ses jours seraient éphémères,  
Tendu sa jeunesse à trop de chimères :  
Lucile mourut du mal de René !

Mais ce fut en paix que partit son âme,  
Ayant jusqu'au bout fait sa mission :  
Elle avait été l'Inspiration,  
Elle avait transmis au flambeau la flamme !

Hélas ! celle qui fut la grâce et la douceur,  
La souffrance et l'amour, le rêve et l'harmonie,  
Celle qui fut pour toi, René, le bon génie,  
La compagne idéale et l'admirable sœur,  
Tu n'as pu la pleurer à son dernier asile :  
Nous n'irons pas porter de fleurs à ta Lucile...

MM. Ferdinand Brunetiere, le Rév. Père Ollivier et une foule d'autres notabilités sont venus apporter sur le rocher malouin l'hommage de leur admiration, dans la fidélité du souvenir, au grand écrivain dont la gloire continue de monter vers l'immortalité.

L'hon. M. Charles Fitzpatrick, ministre solliciteur-

général du gouvernement d'Ottawa, est venu à Paris d'où il est reparti depuis une semaine.

M. Fitzpatrick, au cours d'un déjeuner qu'il avait offert à M. Achille Steens, directeur de la *Revue des Deux-Frances*, lui a dit toute son admiration pour l'unique Paris, qu'il aime beaucoup.

Tant mieux, que nos honorables ministres viennent passer leurs vacances à Paris.



Le numéro d'août de la *Revue des Deux-Frances* vient d'arriver, à Paris, un grand succès, avec les *Impressions du Canada* de M. René Doumic.

Voici le *Sommaire* de ce très intéressant numéro :

Impressions du Canada, R. Doumic ; La leçon des Américains, A. Steens ; Les corbeaux, M. Merys ; Pour Elle, L. Lestelle ; Enfants de France, A. Denault ; Les Écossais au Canada, B. Sulte ; Chronique des *Deux-Frances*, R. Brunet ; Notre Beau Canada, J.-A. L. ; Hon. Adélar Turgeon, XXX ; Echos de Paris, A. Steens ; L'Acadie et M. Ed. Richard, Rédacteur ; Les Livres, L'Argus ; Ménages de pasteurs, Paul-L. Robert ; Angelus, H. Claverie ; Les Canadiens-français aux États-Unis, A. Bourbonnière ; Marie-Antoinette, Vicomte Royer de Saint-Micaud ; Le dernier des Comtes-sauvages (roman), Erckmann ; Critique musicale, G. de Dubor ; Les Théâtres, Fantasio ; La Mode Parisienne ; Portraits, dessins, gravures, etc.



Deux petites nouvelles à la main pour terminer :

Une maxime de l'abbé Fléchier :

— Une chaîne ressemble à une autre, et mieux vaut quelquefois perdre sa liberté par la prison que par le mariage !



Un juge interroge un cambrioleur qui se défend d'avoir pris aucune part au pillage d'une villa de Chatou.

— Je n'ai touché à rien. C'est Fifi tout seul qui a dévalisé la baraque.

— Pourtant, vous convenez lui avoir aidé à emporter les cahiers de musique ?

— Impossible de faire autrement : c'étaient des morceaux à quatre mains.

Quelle musique !

*Rodolphe Brunet*

## LÉGENDE SERBE

Dieu envoya une fois l'archange Michel sur la terre, pour prendre l'âme d'une veuve et apporter cette âme au ciel.

L'archange descendit, pénétra dans la chambre de la malade, et vit à ses pieds deux enfants. Il songea que ces pauvres êtres resteraient orphelins, sans appui, après la mort de leur mère, et il remonta au ciel les mains vides.

— Pourquoi ne m'as-tu pas apporté l'âme ? lui demanda Dieu.

— Seigneur ! j'ai vu que cette femme avait deux enfants, et je me suis dit : Qui donc songera à eux, dès qu'elle sera partie ? et la pitié m'empêcha de lui enlever l'âme.

— Va, lui dit Dieu, dans les profondeurs de la mer ; tu y trouveras une pierre ronde ; et apporte-la-moi ici.

L'archange la lui apporta.

— Maintenant, casse cette pierre, lui dit Dieu.

L'archange cassa la pierre et demeura stupéfait : dans ce caillon uni et tout d'une pièce s'agitaient deux vers vivants !

— Qui leur donne la nourriture ? lui demanda Dieu :

Le saint archange secoua les épaules et se tut.

— N'aie donc point de souci des orphelins, reprit Dieu : c'est mon affaire ; toi, fais ce que je t'ai ordonné.

## LES ATHLÈTES

Les athlètes ne sont pas une rareté ; on connaît les exploits de Sandow, qui tenait en équilibre, sur sa poitrine, une planche sur laquelle se balançaient deux chevaux. Notre gravure représente un tour de force analogue, où les chevaux sont remplacés par un manège portant sept personnes. C'est là un poids fort respectable, qu'on peut évaluer au bas mot à mille livres. Ajoutez à cela les déplacements de l'appareil pendant qu'on le fait tourner, et vous trouverez qu'il faut être doué d'une force peu ordinaire pour ne point fléchir sous le poids ; c'est ce qu'a fait Rasso dans une longue série de représentations données à Berlin.

Les athlètes, aujourd'hui, se contentent de soulever des poids, mais bien peu luttent. Depuis quelques années, cependant, ce genre de sport étant entré dans l'éducation gymnastique des gens du monde, on a vu peu à peu se former des lutteurs professionnels et amateurs, ne laissant rien à désirer sous le rapport de la force, de l'adresse ni de la souplesse.

Pour faire un bon lutteur, il ne suffit pas, en effet, d'être fort, il faut encore posséder beaucoup de sang-froid et d'à-propos afin de profiter des moindres fautes d'un adversaire parfois plus vigoureux. Bien peu de lutteurs possèdent d'ailleurs toutes les qualités requises ; chacun a ses défauts. Ces défauts ne tiennent pas, la plupart du temps, à un manque d'études ou d'exercice, mais à la constitution même du sujet. Les anciens l'avaient déjà remarqué et avaient donné des noms aux différents athlètes, suivant leur structure. Voici ce que dit à ce sujet Philostrate dans son *Traité de la gymnastique*, traduit du grec par M. Ch. Daremberg :

« Voici comment sont faits les athlètes qu'on appelle athlètes-lions, athlètes-aigles, athlètes-planches, etc. : les athlètes-lions ont la poitrine et les bras bien formés, mais ils sont défectueux par derrière ; les athlètes-aigles sont semblables, pour la forme, aux précédents, mais ils ont les aines un peu déprimées, comme les aigles qui se tiennent droits. Ces genres d'athlètes sont audacieux, forts, impétueux, mais faciles à décourager, et il n'y a pas lieu de s'en étonner quand on songe au caractère du lion et de l'aigle. Les athlètes-planches et les athlètes-courroies sont élancés et ont les jambes longues et les bras démesurés ; ils diffèrent plus ou moins entre eux : les premiers ont les chairs fermes, les contours bien marqués et sont bien fendus :

c'est de là que leur vient leur nom ; les autres ont un corps relâché et sont souples dans les mouvements comme des courroies.

« Voici à quels traits on reconnaît les athlètes-résistants : ils sont musculeux, ont le ventre plat ; il semble qu'on les voit bondir ; mais, parmi les athlètes, les moins sujets à trembler paraissent ceux qui ont la poitrine grande, et surtout, parmi ces derniers, les flegmatiques, car les bilieux n'occupent point un rang très distingué : par leur nature, ils sont sujets à des délires furieux.

« Les athlètes-ours sont ronds, souples et charnus, mais il ont les articulations mal faites et le corps plutôt voûté que droit ; ils sont difficiles à vaincre à la lutte et glissent entre les mains de leurs adversaires, tandis qu'eux enlacent vigoureusement. Chez ces athlètes, la respiration a quelque chose de saccadé, comme chez les ours quand ils courent.

« Les athlètes qui ont les deux bras de force égale, et qu'on nomme ambidextres, sont un phénomène rare dans la nature : ils sont doués d'une force indomptable, et on se met difficilement en garde contre leurs coups.

Comme on le voit, tout a été bien observé par les Grecs, qui attachaient d'ailleurs une grande importance aux exercices du corps. Ce qui est dit des ambidextres est particulièrement vrai, car les lutteurs n'attaquent ordinairement que dans un certain nombre de positions favorables pour le développement de toute leur force. Ces attaques précèdent toujours de la même façon pour chaque lutteur, qu'il soit gaucher ou droitier. C'est contre elles que se défend l'adversaire, lorsqu'il a reconnu le jeu du lutteur. Si le lutteur est ambidextre, les attaques se succèdent pour ainsi dire sans interruption, prenant l'adversaire à l'improviste. Il est bien rare que ce dernier puisse résister.

LOUIS MARIN.

La vraie grandeur se trouve dans le caractère, jamais dans les circonstances. La couronne ne la donne pas à celui qui n'en est pas digne. Elle n'est pas la compagne de la pourpre auprès du cœur qui n'est pas digne de la pourpre. Le trône même ne peut la donner qu'à condition que celui qui l'occupe ait un caractère royal, que l'on reconnaît aussi bien chez celui qui arrose la glèbe de ses sueurs, que chez l'homme qui tient les destinées d'un peuple dans sa main.



LES ATHLÈTES. — LE TOURNIQUET DE RASSO

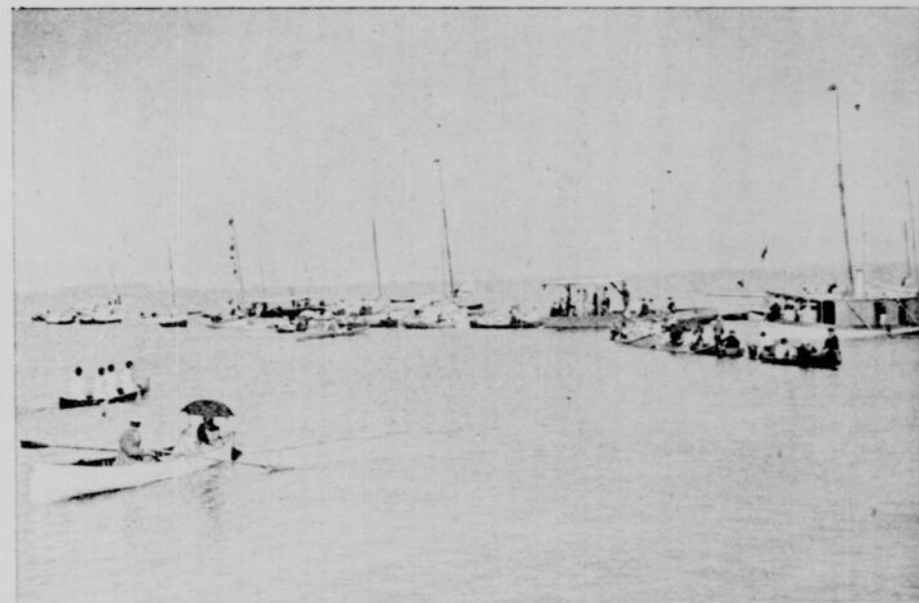


LA GUERRE HISPANO-AMERICAINE. — La reddition de Santiago



Photo J.-R. Poirier, 3065, Saint-Cunégonde

GRUPE DES DELEGUES A LA CONVENTION DE L'ALLIANCE NATIONALE A MONTREAL. (Vue prise en face de l'église Notre-Dame)



Photos Laprés & Lavergne, 300, rue Saint-Denis

SCÈNES DES COURSES DE YACHTS SUR LE LAC SAINT-LOUIS (près Montréal)

## SUR LA PLAGE

A Albertine G.

*L'océan déchainé venait avec fracas  
Se briser sur le roc, où régnait le trépas,  
Où Flavien solitaire attendait sur la plage  
Le retour d'un espoir, emporté par l'orage.  
En vain depuis deux jours, son espoir l'animait :  
L'onde avait englouti Florette qu'il aimait,  
Ce trésor d'amitié, qu'il pleurerait sans cesse,  
Aux sillons de l'éclair, laissant dans la détresse  
Ces pauvres voyageurs, nageant sur les mers,  
Il pense en sa tristesse aux souvenirs amers  
Que rappelle à l'esprit la nue aux grandes ombres,  
A l'aspect de l'azur, noirci de vapeurs sombres,  
Son cœur frappé soudain de sinistres terreurs  
Imagine effrayé ces lugubres malheurs  
Qui plongent dans le deuil une épouse, une mère,  
Les laissant sans soutien, en proie à la misère.  
Sur la côte, dit-il, comme moi, bien souvenant,  
L'affligé vient pleurer la perte d'un parent ;  
La mère désolée écope soupirante  
Les mânes de son fils, perdu dans la tourmente ;  
La veuve du marin, en essayant ses pleurs,  
Ne fait que sangloter sous le poids des douleurs ;  
Oh ! quand elle le vit, jadis, quitter la plage  
Pensait-elle, jamais, le revoir au rivaire ?  
En ses abîmes l'onde allait l'ensevelir,  
Et lui laisser pour biens sa mémoire à chérir.  
Nuages meurtriers, tous savent en leurs craintes  
De vos funestes choes les terribles contraintes,  
Vos séjours ténébreux, de sépulcres remplis,  
Protègent la torpeur, cachée en vos noirs plis.  
C'est pourquoi sur la grève, un rêveur solitaire  
Se promène pensif ; à travers l'atmosphère  
Qu'illumine la foudre, il entrevoit son sort,  
Et craint que la tempête, en répandant le mort,  
Ne soit pour lui l'écho des plus sombres nouvelles.  
Interrogeant les cieux, si de nombreuses ceilles  
Le conduiront encore au seuil de l'amitié,  
Il scrute l'étendue, et son cœur comprimé  
En voyant l'ouragan obscurcir tous les astres  
Invoque en vain l'espoir perdu dans les désastres.  
Son bonheur est passé, puis se couvrant le front  
Il reprend sa tristesse, aux voix de l'abandon,  
Et regrette souffrant l'amour qui se consume.  
" O monde, que tes fruits sont remplis d'amertume.*

LUDOVIC VERNER

## EPISODE DE 1937-38

## II

Que pouvait donc signifier l'arrivée imprévue de ces deux militaires dans le village de Varennes, où régnait, depuis plusieurs mois, un calme plat ?

Quel était bien le but de leur voyage ? Etions-nous à la veille d'une catastrophe ?

Telles étaient les questions que se posaient les commères en quête de nouvelles à sensation, lorsqu'elles apprirent, à leur grande surprise, que ces étrangers cherchaient à opérer l'arrestation du Dr Duchesnois, parce qu'il avait pris une part active à la rébellion.

La nouvelle que leur médecin venait de quitter sa demeure de la manière toute gasconne que nous savons, confirma cette simple rumeur.

Le bourg entier eut vent de l'événement, avant le retour des officiers de leur course inutile au cap Saint-Michel.

Les habitants de Varennes, qui avaient le docteur en haute estime, applaudirent avec joie en apprenant sa fuite ingénieuse. Mais bientôt, à la pensée qu'ils eurent que la colère des Anglais pourrait retomber lourdement sur leurs têtes innocentes, un nuage de tristesse subite envahit leurs franches figures de normands.

Semblable à ces petites boules de neige que nous aimons, enfants, à lancer du sommet des blancs cotéaux et qui vont, en se grossissant sur leur parcours, tomber avec un fracas d'avalanche au fond des ravins, ce bruit d'arrestation, transmis de bouche en bouche, avait acquis, la crainte des gens aidant, beaucoup d'ampleur avant de parvenir aux oreilles du dernier des villageois. Ce n'était plus le docteur seulement, mais bien une vingtaine de paroissiens, voire même tous les patriotes des environs qui devaient être faits prisonniers.

Grand émoi au village !

En un instant, tout le monde est sur pied.

La cloche du temple tinte à coups précipités, jetant aux alentours ses notes d'alarme ; et, à cet appel, la population entière envahit la place publique.

Pendant que les femmes s'efforcent, par leurs caresses maternelles, de calmer leurs enfants en pleurs, les quelques hommes qui sont encore maîtres de leurs esprits forment un petit groupe que la foule environne, inquiète. Ce conseil improvisé délibère sur le parti à prendre dans la nécessité présente.

— Emparons-nous de ces têtes rouges d'Anglais et massacrons-les sans merci ! opinent certains fiers-à-bras dans la force de l'âge, et pour qui le danger était un jeu.

— Ils sont armés de pied en cap, objectent quelques timides villageois, que la seule perspective de servir de but aux balles anglaises faisait frissonner.

— Peu importent, répondent les premiers. Que pourront-ils faire contre tout le village ameuté ? D'ailleurs, nous allons les faire tomber dans un piège et nous saurons bien nous en rendre maîtres. Puis, les gardant captifs dans le charnier du cimetière, nous leur ferons endurer les mêmes privations et d'aussi terribles tourments que ceux sous lesquels gémissent depuis quelques semaines les patriotes incarcérés dans la froide prison de Montréal.

— Bravo ! Bravo ! ! vengeons les nôtres impuissants, exclament avec véhémence les plus bouillants.

— J'admire beaucoup votre ardeur patriotique et chevaleresque, dit d'une voix déjà faible, un vieillard portant une longue barbe blanche et coiffé du bonnet traditionnel des Canadiens. Je reconnais là votre bon cœur pour vos frères en danger. Mais ne soyez pas si prompts à vous prodiguer et surtout, ne soyez pas froissés si je ne partage vos idées en cette occasion.

— Ne vaudrait-il pas mieux pour nous tous regagner silencieusement nos demeures respectives et y attendre les événements sans molester ces deux soldats ? Le mouvement des Fils de la Liberté était considérable en comparaison du soulèvement d'un seul village et cependant, ces courageux défenseurs de nos droits ont été incapables de résister devant les forces armées de nos ennemis puissants. De nouvelles représailles, croyez-moi, mes chers amis, n'auront pour résultat inévitable que de nouveaux désastres. Et nos campagnes désolées ne souffrent-elles pas déjà assez de la captivité ou de l'absence des plus valeureux des nôtres ? De grâce, soyez sages et prudents !

Ces paroles de modération, dites lentement et avec l'assurance que donne le vieil âge, produisent aussitôt l'effet désiré sur l'esprit des partisans turbulents.

Les anciens, grâce à leur longue et souvent pénible expérience, étaient encore plus respectés à cette époque déjà éloignée, qu'ils ne le sont de nos jours, par la jeunesse toujours bien intentionnée il est vrai, mais sans prévoyance. On comprenait alors que leurs conseils étaient pesés pour la plupart au poids de la sagesse.

Cette mesure pacifique allait être suivie fidèlement du consentement de tous les villageois, lorsqu'il se produisit un incident assez singulier et qui fut, je n'en doute pas, une des rares scènes comiques de ces temps de troubles.

Dans le village de Varennes, vivait alors un individu du nom de Guimond, gros et court de taille, maugnon de son état ; il faisait fi des ruades du plus fringant des coursiers ; mais à l'article de la bravoure et de la hardiesse quand ses voisins parlaient d'armes, de coups de feu, de batailles, de sang à répandre pour la patrie, il laissait paraître les signes caractéristiques et infail- libles d'une timidité de femmelette. Il était même poltron.

C'est pourquoi, lorsque les promoteurs de l'agitation populaire voulurent le convaincre aussi clairement que deux et deux font quatre, que les droits des Canadiens-français étaient méconnus par les Anglais au pouvoir, et que le seul moyen de les revendiquer efficacement était de recourir aux armes, il leur avait fait la réponse suivante :

— S'il y en a parmi vous qui se trouve lésés, qu'ils se battent, c'est leur affaire, qu'ils se fassent même égorgés s'ils le désirent ; quant à moi, contrairement à ce que vous prétendez, je n'ai jamais été privé de mes prérogatives. Toujours je n'ai payé que ce que

j'ai voulu pour les chevaux que j'achète, et je n'ai jamais consenti à les vendre sans que le prix offert ne me parût suffisant. D'ailleurs, les Anglais que vous laissez tant et avec qui j'ai eu de fréquentes relations commerciales, sont d'excellentes *payés*. Avec eux je n'ai jamais perdu un seul sou. Je n'ai pas de raisons de leur en vouloir. Laissez-moi en paix. Et voilà !

Ce raisonnement fait connaître l'étroite envergure de son intelligence. C'est ce qui faisait dire au vieux maître d'école du village, un prétendu savant, qui avait poussé ses recherches scientifiques jusqu'à l'étude de la conformation des crânes, que Guimond n'avait sur la tête qu'une bosse unique : celle du trafic des chevaux, et qu'il n'était quant au reste, qu'un parfait idiot.

Connaissant sa lâcheté, les malins du village s'étaient amusés, maintes et maintes fois, aux dépens de Guimond depuis le commencement de la lutte des patriotes contre l'oligarchie. Ajoutant foi aux paroles fantaisistes mais menaçantes de celui-ci et de celui-là, il quitta fréquemment le village et alla vivre durant de longs jours dans une cachette pratiquée secrètement dans un îlot près du bout de l'île de Montréal. Il n'apparaissait au foyer de sa famille qu'à de rares intervalles.

On l'avait surnommé, pour cette raison, Guimond *La Peur*.

Or, ce jour-là, en entendant parler de l'arrestation projetée du Dr Duchesnois, du danger de tous les citoyens d'être également faits prisonniers, des menaces de résistance que proféraient, à son dire, les têtes chaudes de la jeunesse, il avait été le premier à trembler de tous ses membres et son épouse avait subi un nouvel échec en cherchant à lui inspirer plus de bravoure.

Comme d'un moment à l'autre les deux militaires, si outrageusement trompés, pouvaient revenir sur leurs pas et surprendre la foule encore en délibération, il était monté, par précaution, se placer en sentinelle dans l'un des clochers de l'église.

De son poste aérien, il observe pendant quelques minutes la route déserte du cap Saint-Michel. Mais, tout-à-coup, il aperçoit un nuage de poussière dans le lointain. Scrutant l'horizon plus attentivement, il distingue deux hommes à cheval venant à bride abattue dans la direction du village.

A cette vue, il se laisse glisser, au risque de se briser les membres, le long de l'échelle qui conduit au clocher, descend quatre à quatre les degrés de l'escalier du jubé, bondit au milieu de l'assemblée en criant de toute la force de ses poumons : " Les v'la ! les v'la ! " et prend sa course en se dirigeant du côté de la forêt.

Cette sortie toute furibonde cause une panique parmi les villageois et, instinctivement, tous, hommes, femmes et enfants, s'élançant au pas de course à la suite du fuyard.

Guimond, à qui la peur semble donner des ailes, court comme une merveille en tenant son chapeau d'une main, de crainte de le perdre. Sa blouse bleue de travail que le vent soulève derrière, fait entendre des claquements semblables à ceux du fouet et, à ce bruit familier, le magnignon devient plus alerte.

Notre coureur a un peu d'avance sur ceux qui le suivent ; mais à chaque clôture qu'il s'agit de franchir, sa corpulence nuisible lui fait perdre du terrain.

Pour sauver un temps précieux, il se faufile dans les espaces vides que laissent entre elles les perches superposées.

Au bout de cinq ou six arpent, les jeunes gars, aux jarrets souples et exercés, le rejoignent au moment où il passe la tête à travers une clôture dont la perche supérieure est appuyée à l'une de ses extrémités sur le sommet d'un piquet. En passant leurs mains sur cette perche pour sauter avec plus d'agilité dans le champ voisin, ils lui impriment un léger mouvement qui la fait tomber dans sa position naturelle, et Guimond *La Peur*, souhaitant depuis longtemps d'être rendu au fond des bois, est fait et retenu captif dans ce carcan nouveau genre.

Se sentant pris, il essaye de faire un pas en arrière ; mais sa tête ne peut sortir de l'étroit espace. Il tente de soulever la perche qui l'écrase ; mais ses compagnons qui se succèdent dessus, ne laissent pas u

seul instant libre. La masse des fuyards arrive en se poussant les uns les autres ; un quidam, talonné de trop près par celui qui le suit, fait un faux pas et, en voulant éviter une chute, il donne un vigoureux coup de genou à l'arrière train de Guimond et le force à aller de l'avant. Ses pieds ne touchent plus terre et battent l'air inutilement sans trouver d'appui. Sa poitrine et ses épaules sont pressés comme dans un étai par la perche pliant sous son fardeau de plus en plus lourd. Ses bras s'agitent. Il crie à fendre l'âme, se lamente, pleure, blasphème ; mais dans ce sauve-qui-peut général, personne ne l'entend, personne ne le voit. Il se débat comme un diable dans un bénitier. Sa gorge se dessèche. Il croit la fin de ses jours arrivé.

Enfin, n'y tenant plus, il perd connaissance avant que les cinq cents fuyards aient franchi la clôture fatale.

Les habitants du village de Varennes étaient revenus depuis longtemps de leur folle course vers les bois sans qu'aucun d'eux fût fait prisonnier ; mais Guimond n'avait pas encore reparu au milieu des siens. Pas un seul villageois ne pouvait donner de renseignements sur son compte.

Ce n'est qu'après un mois d'absence qu'il osa aller dormir sous son toit ; au dire de plusieurs témoins oculaires, il n'était plus reconnaissable.

Sa figure était ridée comme celle d'un vieillard décrépit. Ses yeux roulaient d'une manière étrange dans leurs orbites, épiaient les moindres mouvements qu'on faisait autour de lui.

Souvent, son regard se fixait sur un objet invisible ; et alors il paraissait écouter des voix que lui seul entendait.

Et pour comble, on remarqua sur ses tempes deux mèches de cheveux complètement blanches, inscrites en faux contre le proverbe qui dit que *tête de fou ne blanchit jamais*.

VARENNES.

LES REPROCHES

(Voir gravure)

Après la promenade à cheval, madame et monsieur ont décidé d'en faire une autre, à pied, à travers leurs propriétés.

Était-il question, dans leur entretien, des graves nouvelles du jour, des partis politiques, de Diana Vaughan, de *La Presse*, du *MONDE ILLUSTRÉ*, et, incidemment, de *l'épiscopat* ? Était-ce la "différence qu'il y a entre l'autorité personnelle d'un évêque (??)" ou d'un ministre quelconque de l'église (qu'est-ce bien, ceci ?...)" et son autorité canonique exercée suivant les règles et dans les formes déterminées par le droit ecclésiastique ?

Madame voulait-elle le respect envers l'évêque, et monsieur maintenant-il le subtile *distinguo* ?

Toujours est-il qu'ils se font des reproches.

A la vérité, cela importe peu... pour nous chers lecteurs, nous serions de l'avis de madame.

FIRMIN PICARD.

BIBLIOGRAPHIE

*Mademoiselle Mignon*, par J.-S. Winter.—Un volume in-16 oblong, illustré de 56 gravures d'après Sauber.—Broché, avec couverture en couleurs, 3 fr. 50 ; cartonné, tête dorée, 5 fr. (Hachette et Cie, Paris).

L'auteur de *Mademoiselle Mignon* nous initie à la vie militaire en Angleterre, et les détails qu'il nous donne sur la caserne d'Idlemminster et les lanciers rouges qui l'occupent sont du plus vif intérêt et surtout d'une bonne humeur et d'une gaieté — une gaieté qui n'a rien de *shocking* — dont tout le récit se trouve comme imprégné. On ne s'ennuie vraiment pas dans ce corps des lanciers rouges, et le mess de ses officiers est particulièrement un lieu propice aux joyeuses parties et aux retentissants éclats de rire.

L'un de ces militaires, le capitaine Bootless, un charmant garçon et un brave cœur, trouve certain soir une

petite fille encore au maillot, abandonnée par une mère malheureuse. Mademoiselle Mignon — c'est le nom qu'on donne à ce bébé — est aussi adoptée par le capitaine, et peu s'en faut qu'elle ne devienne "la fille du régiment," tant tout un chacun, officiers, sous-officiers et soldats, l'a prise en affection. Mais le capitaine Bootless n'entend céder à personne son droit de priorité ; c'est lui d'ailleurs que miss Mignon préfère à tous et à tout, et rien de plus gracieux, rien de plus attrayant et de plus amusant que l'existence de cette fillette près de son père adoptif et au milieu de tous ces braves gens.

*Histoire de la seigneurie de Louison*, par J.-Edmond Roy, maire de la ville de Lévis, membre de la Société Royale du Canada.

Le second volume de cet ouvrage, qui comprend l'histoire intime de la côte sud du gouvernement de Québec, depuis 1700 jusqu'à 1765, paraîtra dans le courant du mois d'août.

C'est un fort beau volume de 432 pages.

On recevra, dès maintenant, des souscriptions chez l'auteur, à Lévis, 9, rue Wolfe. Prix de l'exemplaire broché ; \$1.00 franc de port. La première (paru) même prix.

LA MODE

*Toilette pour jeune femme ou jeune fille.*—Il faut une taille mince pour que ce corsage entièrement plissé ou recouvert de galons épais sois seyant. La petite veste courte, arrêtée à hauteur de la taille, s'ouvre très peu sur un gilet flottant en dentelle bise ou blanche.

Les revers et les parements des manches sont en soie blanche rayés de velours comète noirs ou de rubans de satin. La jupe sera également garnie de galons ou plissée à plus lingerie à mi hauteur.



Toilette pour jeune femme ou jeune fille. Robe en serge bleu marin, ornée de tresses assorties, revers et parements en peau de soie ivoire rayée de velours comète noirs.

La serge fine, le cachemire, un lainage croisé pourront être employés pour copier ce modèle.

MATÉRIAUX : lainage 7 verges ; soie blanche 2 verges ; 1 pièce velours comète ; 16 verges soie double.—(Extrait de *La Mode Pratique*.)

AMUSEMENTS

THÉÂTRE FRANÇAIS

*Darkest Russia*, qui est à l'affiche, cette semaine, au Théâtre Français, a été écrit par le célèbre dramaturge H. Gratton Donnelly. On considère que cette pièce est le chef-d'œuvre des innombrables drames que cet écrivain a produits. M. Sidney Ellisthe, le propriétaire de la pièce, a fait une fortune colossale avec cette représentation, qui a obtenu partout un immense succès. C'est la première fois qu'il autorise une compagnie étrangère à jouer ce drame.

C'est une erreur de supposer que *Darkest Russia* est une production sombre ou mélancolique ; tout en reproduisant avec exactitude les vicissitudes et les misères de la vie russe, la pièce est parsemée de passages comiques du meilleur goût. Mlle Dean, qui remplira le premier rôle, jouit d'une grande réputation comme artiste. Elle a déjà rempli ce rôle avec succès, et personne ne doute qu'elle ne se prépare, pour cette semaine, un triomphe sans précédent.

ACADÉMIE DE MUSIQUE

Les amateurs de bon théâtre et de bonne musique vont assister, cette semaine, à la première représentation de *The Charlatan*, le superbe opéra de Sousa et Klein, avec lequel l'Académie de Musique commence la nouvelle saison.

Comme il l'a déjà été annoncé, c'est cette semaine, que l'Académie de Musique rouvre ses portes. De Wolf Hooper, qui a la direction de *Charlatan*, promet que ce sera l'opéra le plus luxueusement monté qui ait été joué à Montréal.

De Wolf Hooper tient un rôle qui lui va à merveille ; inutile de dire qu'il fera rire aux larmes. Charles Klein a également un rôle dans lequel il obtient un succès plus complet encore que dans *El Capitán*. La troupe contient plusieurs acteurs nouveaux : Arthur Cunningham, Alice Judson, George Barnum, Mark Price et Adine Bouvière. On aura le plaisir de revoir Nella Bergen, Alfred Klein et Ed. Stanley.

PARC SOHMER

C'est toujours là, l'après-midi et le soir, l'endroit le plus agréable pour les familles cherchant un peu de distraction. On y passe quelques heures délicieuses sans que cela coûte cher ; ce qui est à considérer.

Brillant programme pour cette semaine : Burlesque, famille d'acrobates, exercices à cheval, ballets japonais, etc.

GRAVURE DEVINETTE



Qui est l'homme vert qui se en va ainsi avec une brassée de branches sèches ?

Nous commencerons, sous peu la publication d'un feuilleton qui plaira à toutes les familles.

# LES DEUX GOSSÉS

## CE QUE DURE LE BONHEUR

LXXV

SÉRIE A LA NOIRE

—Aïe ! fit le personnage suffoqué.  
La colère de Zéphyrine et de La Limace subit un temps d'arrêt : la bataille fut suspendue.  
—Demande pardon ! balbutia le nouvel arrivant. . . . Je me suis peut-être trompé.  
Il se frotta l'estomac.  
—Qu'est-ce que vous voulez ? interrogea La Limace, dont le coup d'œil avisé venait de juger la condition sociale de l'intrus.  
—C'est pour me faire faire les cartes. . . . La pipelette m'avait pourtant bien indiqué. . . .  
Zéphyrine se hâta de répondre de l'air le plus aimable qu'elle était susceptible de prendre après une algarade aussi chaude :  
—Donnez-vous la peine de vous asseoir, monsieur. . . . Eusèbe, offre donc une chaise.  
Un client ! c'était l'aubaine inespérée : La Limace se mit tout de suite à l'unisson ; ses traits convulsés par la fureur se contractèrent de nouveau, mais ce fut pour esquiver un engageant sourire.  
Il se retourna vers Claudinet, qui, au début des hostilités, s'était réfugié dans un coin et qui tremblait encore de terreur.  
—Tu vois, petit gredin ! fit l'oncle, un peu plus tu éborgnais monsieur.  
—Imaginez-vous, renchérit Zéphyrine, que ce moutard-là jonglait avec les assiettes.  
Claudinet n'avait guère envie de protester ; il n'en aurait pas eu le temps d'ailleurs, car, d'une bourrade, La Limace le fit sortir de la pièce.  
—Va voir à la cuisine si j'y suis ! dit le drôle.  
—Et tâche de ne pas laisser brûler l'entrecôte, ajouta la tante astucieusement.  
Revenant au client, elle demanda avec la plus touchante sollicitude :  
—Vous n'êtes pas blessé, monsieur ?  
—Non, répondit celui-ci. . . . seulement, un peu plus, j'étais amoiché.  
L'individu était un gaillard de vingt-cinq ans environ, pâle et maigre, aux yeux sournois, aux cheveux aplatis sur les tempes. Son nez portait une cicatrice.  
Entre le paletot écriqué et le pantalon de velours apparaissait une ceinture de flanelle rouge.  
La Limace, avec son flair particulier, avait eu cette pensée :  
"C'est un pégriot !"  
Zéphyrine, qui n'avait pas l'observation aussi aigüe, s'était dit :  
"Il n'a pas l'air rupin. . . . J'ai envie de le faire casquer d'avance."  
Si peu qu'apporterait le client, il y aurait toujours de quoi casser une croûte. Telle était en somme la réflexion commune aux époux, qui avaient retrouvé la dignité convenant à des gens établis.  
Le jeune homme, qui n'avait pourtant pas l'air timide, restait impressionné par le décor, les accessoires, en proie à la superstition faubourienne subsistant malgré la blague, malgré le scepticisme, superstition que l'on subit, parce qu'on ne peut pas se l'expliquer. On voyait qu'il était sous le coup d'une préoccupation assez vive et qu'il prenait au sérieux la consultation qu'il venait demander.  
Il s'écria :  
—J'ai un copain qui est venu voir Rose Fouilloux. . . .  
—Ma sœur, interrompit Zéphyrine en s'essuyant les yeux.  
—Elle lui a parfaitement annoncé ce qui lui arriverait,  
—Mme Rouillard, dit La Limace, en succédant à sa sœur, a hérité de tous les secrets du métier. . . . Qu'est-il devenu, votre ami ?  
—Il a eu des malheurs ! répondit le client.  
—C'est bien fâcheux !  
—La tireuse de cartes l'avait pourtant prévenu.  
—Il a eu tort de ne pas l'écouter.  
—Ah ! voilà !. . . . C'est que. . . . on est un gars ou on ne l'est pas. . . . Quand il faut marcher, il n'y a pas de bon Dieu ! On y va. . . . Et dame !. . . . lorsqu'on a affaire aux cognes. . . .

—Permettez ! s'écria La Limace avec un geste de discrétion, mais enchanté de voir qu'il ne s'était pas trompé, nous ne vous demandons pas vos secrets. . . .

Le jeune homme, qui avait parlé sous le coup d'une surexcitation très irraisonnée, sembla se reprocher son intempérance de langage, puis il haussa les épaules avec insouciance.

—Bah ! fit-il, ce n'est pas la peine de battre comtois, puisque les brèmes vous disent tout de suite de quoi il retourne.

—Çà, c'est vrai ! reconnut La Limace.

—Seulement, je n'ai que quarante ronds. . . . Faudra vous en contenter.

Il tira deux francs de la poche de son gilet et les mit sur la table.

—Plus tard, je vous enverrai des clients, continua-t-il, foi de Bastien de Montparnasse.

Eusèbe Rouillard tressauta. Il regarda Bastien et se rappela une histoire qui lui avait été racontée l'année précédente.

Il reprit :

—Si vous me dites tout, mon vieux, on n'aura plus rien à vous apprendre.

—Ce n'est pas de moi qu'il s'agit.

—C'est de votre connaissance, fit Zéphyrine, qui préparait les cartes.

—Non ! prononça Bastien. . . . Il s'agit d'un amiche que je veux retrouver et qui a disparu tout d'un coup de la circulation.

Eusèbe glissa à l'oreille de Zéphyrine.

—Vas-y sur Mulot. . . . Et à fond.

La cartomancienne, qui se souvenait parfaitement de tout ce qui concernait l'hercule, apprit à Bastien que la personne dont il s'agissait était en prison.

—Je m'en doutais bien, s'exclama le client.

Zéphyrine cita des dates, qu'il reconnut exactes.

—Vous n'avez pas toujours été bien avec cet ami, hasarda le pythonisse.

—Je l'avoue. . . . Nous nous sommes battus. . . .

—Et vous avez écopé.

Bastien eut un geste d'amour-propre froissé.

—Comment le savez-vous ? fit-il.

—Je le lis dans les cartes.

—C'est épatant !. . . . C'est vrai !. . . . Un jour, on n'était pas d'accord. . . . On a eu des raisons. . . . J'ai trinqué, je le reconnais. . . . Mais c'était un laseur qui en aurait gratté de plus mariolles que moi.

—Bien sûr, poursuivit Zéphyrine, examinant toujours le jeu. . . . C'est un hercule.

Bastien la regarda, ahuri ; bien qu'il eût la foi, il ne s'attendait pas à une telle précision.

Mais bientôt, un sourire sinistre se plaqua sur ses lèvres minces.

—Décidément, poursuivit-il, je ne regrette pas mes quarante sous.

—Vous auriez tort, déclara sentencieusement La Limace. . . .

—Vous allez m'apprendre quand je reverrai le frère !. . . . Je ne peux plus me passer de lui. . . . En voilà un qui était à la hauteur !. . . . Depuis que nous sommes séparés, je me reproche toujours les torts que j'ai eus envers lui. . . . Vous savez ce que c'est. . . . On est jeune. . . . On fait des bêtises.

—Oui, mon garçon ! reconnut indulgemment La Limace.

—Je voudrais recommencer avec lui. . . . Alors il est au plan ?

—Hélas !

—Pour combien de temps ?

—Ah ! dame !

Zéphyrine reprit d'un air inspiré :

—Il s'évadera.

—Vrai ! il se la fera faire ! s'écria Bastien redevenant très joyeux.

—Prochainement, ajouta la cartomancienne.

Elle commençait à en avoir assez ; grâce aux circonstances, elle aurait pu dévoiler bien d'autres oracles à Bastien, mais elle avait une faim atroce.

Aussi la consultation se termina-t-elle assez promptement.

Le naturel de Montparnasse ne se montra pas autrement exigeant. Cependant, avant de partir, il dit :

—Tout ça, c'est entre nous.

—Soyez tranquille, répondit Eusèbe, on ne jaspine pas dans notre true.

—C'est rigolo ! Vous me bottez ! répliqua Bastien. . . . On se reverra.

Et il partit en renouvelant sa promesse d'envoyer des pratiques.

Eusèbe et Zéphyrine n'avaient pas de rancune ; leur beau courroux de tout à l'heure n'existait plus ; ils redevenaient d'accord jusqu'à la prochaine occasion ; et puis, rien ne met en joie comme un succès inespéré.

—Va vite chercher deux côtelettes, dit La Limace.

Puis, se ravissant, en pensant à la difficulté que sa femme éprouvait à se déplacer, il reprit :

— Je vais y aller moi-même.

— C'est ça, mon chéri, pendant ce temps-là, j'allumerai le rif.

La Limace prit la pièce de deux francs et la fit sonner.

— Si elle était fausse... C'est pour le coup que Bastien de Montparnasse nous aurait bien payés, goguenarda Eusèbe... Pour ce que nous avons eu mal à lui raconter sa petite affaire...

— Allons, bon ! s'écria Zéphyrine, il n'y a plus de charbon.

— Je vais acheter du petit salé, répliqua son époux...

Il sortit, pendant que la cartomancienne, réfléchissant sur les nécessités de l'existence, s'écriait :

— C'est égal ; en voilà une position pour des gens dans le commerce.

La Limace revint avec la charcuterie et du pain. Il n'avait que deux morceaux de petit salé ; mais on pourrait l'arroser.

En garçon méthodique, il fournit ainsi l'emploi de ses fonds.

— Huit sous de cochonnerie, six sous de pain, seize sous de vin et dix sous d'eau-de-vie, ça fait les larantequé... Tu vois Zéze, je ne pratique pas l'anse du panier, moi !

— Il n'y a pas gras ! déclara Zéphyrine, mais ça vaudra encore mieux que de faire ballon... Je commençais à m'enlever, tant il y a de creux là-dedans.

Elle s'octroya un magistral coup de poing entre les seins.

Ils dévorèrent la maigre pitance et séchèrent leur litre en un clin d'œil.

Claudinet, qui avait des tiraillements d'estomac, montra sa petite face blême.

— J'ai faim ! murmura-t-il.

— Il ne faut pas l'oublier, dit la tante.

Elle lui envoya, au vol, comme à un chien, l'os qu'elle venait de complètement décharner.

La Limace, plus généreux, lui lança un croûton de pain.

Silencieusement, le petit malheureux ratourna dans son coin et mangea son pain sec.

— Entre nous, Eusèbe ! s'écria Zéphyrine, quelle crapule que ton notaire.

— Dis plutôt celui de Claudinet.

— Ça, c'est vrai !

Et la mégère jeta vers l'enfant un regard chargé de menaces.

— Enfin, déclara La Limace, nous repigerons, mais pour le moment, il s'agit de se débrouiller.

— Si on avait su, on s'y serait pris à l'avance.

— On rattrapera le temps perdu.

— Joli cadeau que Rose nous a fait ! On claque du bec tout le temps... Sans reproche, Eusèbe, c'est un peu ta faute... Tu t'es monté le bourrichon.

— Je croyais, moi, qu'elle gagnait des mille et des cents... Avec quoi qu'elle a amassé son magot ?

— Dans le temps, les affaires marchaient peut-être mieux.

— Faut croire.

— Si la portière fait de la rouspétance, t'y tape dans le nez ! clama belliqueusement la grosse commère.

— Ah ! voilà ! dit La Limace avec une nuance de désenchantement, si nous étions proprios, ça irait mieux.

— Nous l'étions quand nous n'avions que notre roulotte.

— C'était pas une position.

— On avait moins de cassement de tête.

— Tu ne penses pas à nos vieux jours.

— Nous n'en sommes pas là.

— Voilà bien la folle imprévoyance de la jeunesse ! répliqua sentencieusement La Limace.

— Après tout, c'est toi qui a voulu t'eneroûter. Monsieur a voulu faire le zigotot... passer pour un bourgeois rangé des voitures... C'est-t-honteux !

— Tes reproches ne manquent pas de justesse, déclara Eusèbe ; c'est vrai, je me suis fourré le doigt dans l'œil... Quéqu'tu veux, je croyais que nous étions mûrs pour l'état de rentier...

Il ajouta, d'un ton chagrin :

— Ah ! si le coup de Saint-Pierre-du-Regard n'avait pas raté...

Ce fut Zéphyrine qui, à son tour, exhala l'amertume de ses regrets :

— Nous n'en aurions pas été réduits à manger deux morceaux de petit salé...

Elle saisit son verre d'eau-de-vie et le lampa incontinent.

La Limace l'imita.

— Oui, c'est une nourriture altérante, dit-il.

Sa femme compléta sa pensée :

— Et Mulot serait encore avec nous.

— Ah ! Mulot ! soupira La Limace.

— Ah ! Mulot ! répéta Zéphyrine, mais avec une intonation langoureuse et plaintive, qui ne frappa pas La Limace, car il était retombé dans ses méditations.

Il tira son brûle-gueule de sa poche et le bourra avec le tabac qui restait dans un cornet de papier.

Il se leva, prit une allumette, la frotta sur sa cuisse en levant la jambe et alluma sa pipe, tout en marchant de long en large.

— Y a pas ! dit-il, comme s'il se parlait à lui-même, faut rebiffer au truc.

— Moi, reprit Zéphyrine, voilà ce que je te conseillerais...

— Quoi ?

— Tu devrais retourner chez Courgibet.

— Et puis ?

— Tu reprendrais ta meule, qui est dans l'entresort, et tu " ferais " les bees-dans-l'huile de la localité.

— Pendant ce temps-là, riposta La Limace, madame continuerait à se pavaner ici.

— Je n'y tiens pas... Si tu veux qu'on se remette tous les deux sur le trimard, tu n'as qu'un mot à dire.

— Et le gosse ?

— On le laissera en gage à la mère Duriveau.

— C'est pour le coup que le notaire ne voudrait plus cracher au bassin.

— Le gosse ! on l'emmènera, s'il le faut... On y apprendra le métier de mendigo... Quand il ne rapportera pas sa journée, on lui tannera le cuir... On aura vite fait de le dresser.



La Limace lui cria : " Hé ! va donc ! vieux trumeau. — Page 286, col. 2

— Pour une buse, reconnut La Limace peu galamment, ton idée n'est pas trop mauvaise.

— Je ne suis qu'une couenne, c'est possible, avoua Zéphyrine, mais tu sais, personne ne me fera passer pour une feignante. Y en a jamais eu dans notre famille... Il faudra que mon neveu gagne sa pitance.

— S'il ne veut pas être nourri avec des marrons, répartit Eusèbe, en faisant le geste de frapper... Dis donc, Fifi, si en même temps que son avoine il nous rapportait la nôtre.

— Tu en demandes trop, répondit équitablement la tante de Claudinet... Mettons seulement qu'il nous rapportera de quoi nous rincer la dalle de temps en temps... Ça sera bien le moins, après tout le mal qu'il nous aura donné.

— C'est à voir, fit La Limace, redevenant songeur. Nous ne serons pas toujours rupins.

— Si tu trouves que nous le sommes en ce moment, tu n'es pas difficile.

— Un peu de patience !... Dans le commerce, il y a des hauts et des bas... C'est ce salopiot de notaire qui nous met dedans... Mais, vois-tu, ça me crève de penser que nous pourrions être forcés de reprendre les voyages... Troppman est de mon avis.

—Je t'ai l'ai toujours dit, que tu n'étais qu'un flémard, s'écria Zéphyrine, se montant de nouveau.

Eusèbe Rouillard se redressa irrité.

Sa femme, qui tenait à digérer tranquillement son petit salé, se contraignit et voulut même atténuer la sévérité de son jugement.

—Voyons ! Zézèbre ! un garçon capable comme toi, tu accepterais de retomber dans la mistouffe ?

—Bien sûr que non, répondit-il en s'amadouant à son tour. Seulement, il ne faut pas aller plus vite que le violon. . . . Laisse-moi tirer des plans.

—S'ils nous procurent le moyen de dîner ce soir, ça m'est encore égal.

—Tu te rappelles bien, à Brest. . . .

—Au Vrai Mathurin.

—Les toiles se touchaient. . . . L'aubergiste voulait nous semer.

—Tu as fait un chopin chez la petite en deuil.

—Et puis, tu sais, c'était de l'ouvrage propre. . . . On recommencera, voilà tout. . . . J'ai des vues dans le quartier.

—Eusèbe ! assura Zéphyrine, je t'idolâtre.

Les épanchements conjugaux furent interrompus par l'arrivée d'une cliente.

Cela faisait deux séances dans la journée ; décidément, une reprise des affaires se dessinait. Un bonheur ne vient jamais seul.

C'était la marchande de café de la rue des Trois-Bornes.

On lui avait volé quarante-trois francs sur sa cheminée ; elle venait en l'absence de tout soupçon raisonnable, demander à la tireuse decartes de lui indiquer le coupable.

La cliente accepta le grand jeu et versa sans rechigner quatre francs.

Les époux Rouillard échangèrent un coup d'œil radieux.

Ils avaient de quoi se restaurer et ils entrevoyaient de copieuses libations pour se remettre de leurs déceptions.

Zéphyrine raconta une histoire quelconque à la marchande de café, bientôt persuadée que la voleuse était une voisine qu'elle n'aurait jamais accusée, sans l'oracle rendu par Zéphyrine Fouilloux, successeur.

La Limace reconduisit la cliente avec force salutations ; puis, lorsqu'elle fut à la porte, il plongea délicatement sa main dans la poche de la dame et lui enleva prestement son porte-monnaie.

La cliente remercia M. Rouillard de sa civilité et s'en retourna chez elle, roulant mille projets de vengeance à l'endroit de la coupable.

Zéphyrine, dont nos lectrices n'ont peut-être pas oublié la proposition à la jalousie, s'était un peu étonnée de voir son mari se montrer si empressé.

Défiante, elle se disposait à aller voir ce que La Limace pouvait bien raconter à la marchande de café, quand Eusèbe revint, le sourire aux lèvres, esquissant un entrechat, comme s'il était encore à la butte Pinson.

Il montra le porte-monnaie qu'il venait de subtiliser.

Zéphyrine sentit s'évanouir toutes ses mauvaises pensées, et le couple signa définitivement la paix, dans une tendre caresse.

—Si la typesse revient, dit Eusèbe, ce sera probablement pour nous demander où elle a perdu son morlingue. . . . Tu y diras que c'est toujours la même personne qui lui a chopé.

—Oui, mais, objecta Zéphyrine, elle se souviendra bien qu'elle avait son porte-monnaie ici, puisqu'elle en a tiré le prix de la consultation.

—Est-ce que tu crois, par exemple, qu'elle se doutera que c'est moi qui l'ai grinchi ? . . . Jamais de la vie.

En effet, la marchande de café ne revint pas. Elle trouvait peut-être, mais un peu tard, que la cartomancie coûtait passablement cher à Paris.

Elle crut avoir perdu son argent.

Le porte-monnaie contenait une cinquantaine de francs.

Eusèbe et son épouse recommencèrent leurs bombances.

Mis en goût par cette rentrée brillante, La Limace réussit quelques coups dans le voisinage.

Il les pratiqua avec cette science que nous connaissons, dans l'art du parfait cambriolage.

Les victimes se rendirent chez le commissaire de police qui procéda à l'enquête traditionnelle, sans découvrir la moindre piste.

Le produit de ces expéditions permit à la maison Rouillard d'attendre de nouveaux clients.

Il en vint quelques-uns, mais ils n'eurent guère à se louer de Zéphyrine, qu'ils trouvaient presque toujours dans une sorte d'hébètement pouvant être attribué ou à l'extase divinatoire ou à la boisson.

On se dit bientôt dans le quartier que la sœur de Rose Fouilloux avait repris le fonds et les habitudes de son aînée ; la réputation de Mme Rouillard fut vite établie.

Elle eut beau donner des séances de somnambulisme pour varier

# Un appétit fatigué

est aussi mauvais qu'une tête fatiguée ou des membres fatigués. Il vient un temps où vous ne savez réellement pas ce que vous voulez. C'est alors que vous avez vraiment besoin d'une tasse de

# BOVRIL

pour vous donner le soutien nécessaire au système épuisé sans trop charger l'estomac et sans nuire aux organes digestifs en les forçant.

BOVRIL fait pour le système ce que rien ne pourra faire. Il rend la vigueur, maintient la santé et empêche les maladies. Il est utile aux jeunes et aux vieux, aux faibles et aux forts.

Cie BOVRIL, Limitée,

30 rue Farringdon, LONDRES (Angleterre.)

25 et 27 rue St-Pierre,

MONTREAL (Canada).

ses plaisirs et ceux de ses clientes ; La Limace, qui endormait sa femme et jouait le rôle de magnétiseur, ne prenait pas une physionomie assez sérieuse pour duper complètement les gens qui s'aventuraient dans l'antré sibyllin.

Zéphyrine essaya aussi de la chiromancie ; elle n'y obtint pas plus de succès.

Décidément, l'établissement de la rue des Trois-Couronnes était destiné à fermer prochainement.

La Limace vit s'envoler ses dernières illusions, pourtant si robustes.

Le ménage recommença à marcher mal ; du matin au soir et même la nuit, toute la maison entendait les vociférations du couple, ponctuées par des coups sourds ou d'éclatants bris de vaisselle.

Des locataires parlèrent déjà de déménager.

Mme Duriveau essaya de prendre les époux Rouillard par les sentiments ; elle chercha à leur démontrer que, généralement, des personnes dans le commerce ne se comportaient pas de cette façon tapageuse.

La brave concierge ne put aller loin dans ses remontrances amicales ; La Limace, à qui elle avait cru devoir s'adresser, de préférence à Zéphyrine, lui cria :

—Hé ! va donc ! vieux trumeau !

Scandalisée, la portière rentra dans sa loge et jura de ne plus s'occuper des tireurs de cartes que pour leur faire donner congé en bonne et due forme, par le propriétaire ou l'huissier.

Quand de rares amateurs se présentaient, des gens d'un quartier un peu lointain, qui passaient par là, ils trouvaient le plus souvent porte close.

Euzèbe et Zéphyrine honoraient de leur clientèle un assommoir de la rue Ménilmontant, où, des heures entières, ils faisaient des parties de zanzibar.

Pendant ce temps, que devenait Claudinet ?

Il passait ses journées tout seul, dans l'appartement qui était devenu un repoussant taudis, depuis que son oncle et sa tante l'avaient repris.

Dans les premiers temps, La Limace, dont nous connaissons les idées, à jeun, s'écriait en regardant le pauvre gamin :

—Il faudra faire son éducation, afin qu'il sois présentable dans le monde.

La raclée était passée à l'état de moyen éducateur ; à tout propos l'enfant était battu.

Quand La Limace et Zéphyrine avaient la boisson inoffensive, cela dépendait de la mixture ingurgitée, Claudinet se voyait octroyer un grand verre de vin pur ou un petit verre d'eau-de-vie.

—J'espère qu'on te soigne bien ! s'écriait Zéphyrine, et que tu ne te plaindras pas quand on te demandera si nous sommes bons pour toi.

L'enfant s'efforçait de sourire.

La Limace, à la suite d'une entreprise trop hasardeuse, faillit être pris en flagrant délit au moment où il dévalisait une chambre de bonne.

Il réussit à s'esquiver, mais on l'avait entrevu ; le commissaire de police du quartier le manda à son bureau.

A suivre

CHOSSES ET AUTRES

—Les astronomes disent qu'il y a au moins 17,000,000 de comètes de toutes grandeurs dans notre système solaire.

—Une naissance à lieu à Londres à toutes les trois minutes et un décès à toutes les cinq minutes.

—Les Iles Philippines ont une population de 15,000,000 d'âmes et sont d'une grande richesse.

—Dans quatre Etats de l'Union américaine, la peine de mort est défendue par la loi : Michigan, Wisconsin, Rhode Island et le Maine.

—Parmi les vis employés dans la montre d'une montre, il y en a de si petites, qu'il en faut 38,000 de certaines d'entre elles pour peser une livre.

—Le gouvernement du Japon a fait ériger un splendide monument à la mémoire des chevaux tués durant la guerre de ce pays avec la Chine.

—La récolte de blé d'Inde dans l'Etat du Kansas dépassera cette année 200,000,000 de boisseaux. La culture et la production de cette excellente céréale de réserve s'introduit et s'acclimate de plus en plus.

—Une remarque que l'on peut faire, c'est que le mot vin se rend à peu près par les mêmes mots dans toutes les langues anciennes et modernes : En grec, vinos ; en latin, vinum ; en arabe, vainon ; en allemand, wein ; en anglais, wine.

—Les souliers couleur chocolat sont parait-il la nouveauté dont nous sommes menacés pour cette automne. La tendance, dit-on, est de renoncer aux couleurs claires pour se rallier à celles plus foncées et plus en conformité des données du bon sens et de la raison.

—La réduction du port des lettres de trois à deux centimes prendra probablement effet le 9 novembre prochain, jour anniversaire de la naissance du Prince de Galles. Cette réduction est bien vue, mais elle entraînera une perte annuelle de recettes postales estimés à 8600,000.

—Cet automne les pelerines ou collets à capuchon seront encore et toujours de mode. De fait, il n'est pas de vêtement plus commode pour aller aux eaux et surtout au bord de la mer. Il s'en fera de fort jolies, dont l'élégance dépassera même peut-être le but pratique de ce vêtement si commode.

—Voici le poids des souveraines d'Europe :

La reine d'Italie est bonne première avec 160 livres ; la reine Victoria la suit de près avec 156 livres ; puis vient la reine d'Espagne, 134 livres ; la reine des Belges 130 livres ; l'impératrice d'Allemagne reste stationnaire à 124 livres ; La reine du Portugal ne pèse que 120 livres ; la tsarine, 118 livres seulement. Mais l'impératrice d'Autriche atteint à peine 88 livres. C'est la plus légère des souveraines.

—Comme quoi, il n'y a rien d'absolu dans la façon d'entendre la beauté :

Les romains, lisons-nous, dans le *Musée des Familles*, estimaient beaucoup chez les femmes un front étroit. Aussi pour paraître l'avoir tel, les Romaines portaient-elles des bandeaux qui rappaient cette partie de leur visage. *Insignis tenui fronte Lycoris* (Lycoris, remarquable par son front étroit), dit Horace. Les Grecs d'ailleurs étaient du même avis. On a des médailles grecques représentant la poétesse Sapho avec un tout petit front, le galant Ovide qui savait apprécier les beautés féminines, lui donne l'épithète de *fronte brevis*.

C'EST LE SALUT

Le *Baume Rhumal* est le vrai salut pour ceux qui ont les poumons faibles. 25c la bouteille.

—L'Autriche est le seul empire du monde qui n'a jamais eu de colonies ni même de possessions transmaritimes quelconques. Elle se contente de son territoire continental.

—Sommaire de la *Nouvelle Revue* du 1er août 1898 : Le service de deux ans, par Capitaine Gilbert ; William-Ewart Gladstone, par M. P. Hamelle ; Gustave Moreau, par M. C. Maclair ; Histoire extraordinaire d'un Pompéien ressuscité, par M. B. Avenarius ; Le Marquis Visconti-Venosta, par M. H. Montecorboli ; La navigabilité de la Loire, par M. E. Watbled ; Rêve d'étape, par M. J. des Aulnes ; Dans la boucle du Niger, par M. F. Lohé ; Lettres sur la politique extérieure, par Mme Juliette Adam.

La quinzaine : Les provinces ; L'armée ; La marine ; Les colonies ; La critique littéraire ; La critique dramatique ; Les sciences ; Bibliographie ; Le carnet mondain ; Conseils, mode, table des matières.

Administration et rédaction, 28, rue de Richelieu, Paris. Les abonnements partent du 1er et 15 de chaque mois.

UNE VERITE PURE

Dans le cas de rhume, de mal de gorge, de grippe, le *Baume Rhumal* soulage immédiatement et guérit toujours.

—Rien de plus étrange pour celui qui débarque à Lisbonne, nous dit Mme Rattazzi dans son volume sur le Portugal, que de rencontrer dans les rues les appareils qui servent à conduire les morts à leur dernière demeure. Il y a plusieurs classes de convois tout comme en France ; mais en Portugal le pauvre lui-même fait cette dernière étape dans un véhicule doré sur toutes les tranches. Ce sont, pour les enterrements ordinaires, des voitures à deux roues en forme de cabriolets, avec des brancards forts longs, entre lesquels se trouvent un mulet, un postillon avec des bottes à l'écuycère, un habit à la française et un chapeau plus large du sommet que de la base. Sur le devant de ces cabriolets, entre le derrière du mulet et le tablier se trouvent deux portants en fer sur lesquels on assujettit le cercueil. Tout cela a un air de gaité qui fait plaisir à voir, et, la première fois que j'ai rencontré ce cortège qui revenait à vide, j'ai cru qu'il s'agissait de la mascarade du boeuf gras ou d'une farce analogue. Il n'y a pas de voitures de deuil pour les invités ; ils suivent dans leurs voitures ou dans des fiacres. Le cimetière s'appelle Prazeres (Plaisirs)...

Qu'on vienne après cela révoquer en doute la gaité portugaise !

SANS CONTESTE

Le *Baume Rhumal* guérit rapidement et sans conteste la coqueluche ; faites l'essai et vous serez convaincu.

NOUVELLES A LA MAIN

Le juge. — Accusé, levez la main !  
L'accusé. — La main ? Oh non ! je viens de faire deux mois de prison pour avoir levé la main sur un policeman, et je n'ai pas envie de recommencer sur un juge.

—Moi, voyez-vous, j'ai une mémoire prodigieuse, je n'oublie jamais une chose une fois qu'elle est entrée dans ma tête.  
—Ah ! et les cent dollars que je vous ai prêtés il y a un mois.  
—Ceux-ci ne sont pas entrés dans ma tête, mais dans ma poche.

Un bon gendre.  
—On parle entre amis des cas surprenants de catalepsie, et un monsieur raconte qu'il a connu une dame qu'on croyait morte et qui s'est réveillée pendant la cérémonie au bruit des chants d'église.

Au bout d'un instant, on entend murmurer par Chapouet qui croyait penser seulement :  
—Pour ma belle-mère, moi, je ferai dire une messe basse !

Mme Benjamin Desrochers

Depuis la naissance de son enfant, il y a dix ans, a enduré de grandes souffrances. Elle était bien découragée, et se croyait en consommation

Les *Pilules Rouges* du Dr Coderre l'ont débarrassée de toutes ses maladies, aujourd'hui elle est forte, robuste et jouit d'une bonne santé

Le bonheur et le bien-être d'une famille dépendent de la femme. Et si la femme n'a pas la santé, la vie n'est qu'une misère continuelle. Femmes qui êtes faibles, pâles, fatiguées, nerveuses, et qui souffrez constamment de ces maladies malheureusement aujourd'hui si communes, reprenez courage et guérissez-vous en prenant les *Pilules Rouges* du Dr Coderre pour les femmes pâles et faibles, elles rétabliront une santé parfaite et la force pour remplir vos devoirs d'épouses et de mères ! Les *Pilules Rouges* du Docteur Coderre accomplissent un travail merveilleux pour des milliers de femmes et de jeunes filles, et tous les jours nous recevons de toutes les parties du Canada et



MME BENJAMIN DESROCHERS

des Etats-Unis des témoignages démontrant que ce grand remède a sauvé des femmes et des jeunes filles du tombeau et leur donna une vie nouvelle. Lisez le témoignage suivant, une fois de plus, cela vous convaincra de la valeur de ce grand remède : "Après la naissance de mon bébé, il y a dix ans, je suis restée d'une grande faiblesse, je souffrais de douleurs dans le dos, dans les reins, faiblesse dans les jambes. Le matin, je me levais si brisée que je pouvais à peine marcher, sans être obligée de me coucher. J'avais toujours comme un brouillard sur les yeux et j'avais de fréquentes étourdissements. Je me croyais en consommation, et je ne pensais pas en avoir pour longtemps à vivre. Grâce à une guérison obtenue par les *Pilules Rouges* du Dr Coderre que je vis sur les journaux, je résolus d'essayer ce remède, et je ne le regrette pas car elles m'ont ramenée à ma bonne santé d'autrefois. Mon mari est si heureux de ma guérison qu'il se joint à moi pour recommander les *Pilules Rouges* du Dr Coderre à toute les femmes souffrant de quelque maladie que ce soit et nous sommes certains de leur guérison. Pour moi j'en aurai toujours dans ma maison." Mme BENJAMIN DESROCHERS, Thetford Mines, Co. Mégantic.

Les témoignages que nous publions sont vrais. Nous donnons toujours les noms, l'adresse et le portrait des femmes reconnaissantes qui veulent aider à d'autres souffrantes à se guérir comme elle l'ont été par les *Pilules Rouges* du Dr Coderre.

Les *Pilules Rouges* du Dr Coderre sont un remède sûr et certain pour le beau mal, le mal de tête, les maux de reins, de côtés, les douleurs des mains, les jambes et les pieds, douleurs dans le bas-ventre, douleurs des ma-

ladies mensuelles, irrégularités, leucorrhée, l'hystérie, douleurs dans l'estomac, toutes les maladies du changement d'âge, manque d'énergie, fatigue après le moindre exercice, vertige, étourdissements, bourdonnement dans les oreilles, dépression de l'esprit ou mélancolie ; aux femmes pâles et faibles, les *Pilules Rouges* du Dr Coderre font du sang rouge, riche et pur, elles rendent les joues roses, les yeux ternes lui s'ants, l'appétit aux estomacs faibles, celles que la maladie rend de mauvaise humeur deviennent souriantes, les femmes nerveuses qui ne peuvent dormir recouvrent le sommeil. Rien de contagieux dans les *Pilules Rouges* du Dr Coderre, elles peuvent être prises par la femme la plus délicate, elles sont très recommandées aux femmes enceintes, elles donneront des forces à la mère, et aideront à la formation de l'enfant. Nous n'inventons rien, ce que nous vous disons des *Pilules Rouges* du Dr Coderre est vrai, ne soyez pas surprises, elles sont pour les femmes c'est pourquoi elles guérissent toutes les femmes.

Rappelez-vous que nous avons à votre disposition un médecin spécialiste des plus éminents pour les maladies des femmes. Si vous le préférez, écrivez-nous pour un blanc de traitement. Le médecin vous répondra confidentiellement et absolument pour rien. Il vous donnera de bons conseils, comment vous soigner et vous guérir. Ne retardez pas. Ecrivez de suite. Adressez comme suit : DÉPARTEMENT MEDICAL, BOITE 2306, MONTREAL.

En garde contre les pilules qu'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c. la boîte. Ces pilules ne sont pas les véritables *Pilules Rouges* du Dr Coderre, ce sont des imitations ; refusez-les. Elles vous feront plus de tort que de bien. Ces imitations contiennent presque toujours de la morphine, de la strychnine ou de l'arsenic, et comme vous le savez, ces drogues sont dangereuses. Si votre marchand n'a pas les véritables *Pilules Rouges* du Dr Coderre, envoyez-nous 50c. en timbres canadiens ou américains pour une boîte ou \$2.50 par lettre entreegistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous envoyons les *Pilules Rouges* du Dr Coderre au Canada et aux Etats-Unis ; pas de douane à payer. Faites enregistrer toutes vos lettres contenant de l'argent. Donnez votre adresse bien complète enfin d'éviter tout retard. Adressez : CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Boite 2306, MONTREAL.

Excellent ménage :  
—Oui, les Huntel, aussitôt leur mariage, ont fait un arrangement... Ils ont convenu que chaque fois que l'un d'eux se fâcherait, se mettrait en colère, l'autre garderait le silence.  
—Ca leur a réussi ?  
—Oui... il y a vingt ans que le mari ne dit pas un mot !...

Docteur.—Madame est-elle mieux, ce matin ?  
Le mari.—Oh ! beaucoup mieux, docteur.  
Docteur.—Elle a bien dormi ?  
Le mari.—Non !  
Docteur.—Elle a éprouvé le besoin de manger ?  
Le mari.—Non !  
Docteur.—Je voudrais bien savoir, alors, pourquoi vous trouvez qu'elle est mieux ?  
Le mari.—Elle m'a dit ce matin toutes sortes de choses désagréables et elle contredit tout ce que je fais et dis.

Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets Coupe parfaite. Toujours en stock le.

R. G. — P. D. — D. A. FERRISS, Etc., Etc.

C.-J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.  
1613 Ste-Catherine, 2<sup>e</sup> pte de la rue St-Hubert.

LE MONDE MODERNE Grande Revue mensuelle Magazine français contenant à toute la famille, 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demandez, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.50 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30c.

**HOMMES FAIBLES**



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, déhilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

**PASTILLES du JEAN**

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port. Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**. Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Sainte-Catherine et Saint-Denis; B. K. McGale, 2123 Notre-Dame; C. O. Daclier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre-Dame.

**VICTOR ROY & ALPH. CONTENT**

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES, CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

**DR BERNIER**

DENTISTE

60, rue Saint-Denis MONTREAL

**U. PERREAULT**

RELIEUR

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Replage, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Commerçants

**Brochure intéressante**

M. Raoul Renault prépare, à l'occasion des fêtes de Champlain et de l'exposition de Québec, une jolie brochure souvenir d'environ 150 pages, grand format. Cette brochure contiendra des études sur Champlain, sa vie et ses œuvres et sur d'autres sujets historiques par MM. Benjamin Suite, N.-E. Dionne, J.-Ed. Roy, Ernest Gagnon, J.-B. Caouette et plusieurs autres. Ces études seront illustrées de gravures inédites. Le tirage est limité à 6000 exemplaires. Donnez vos commandes d'avance si vous desirez vous en procurer. Prix 10 cts, par la poste 12 cts. Prix spéciaux pour les dépôts de journaux et pour les libraires. Un nombre restreint d'annonces seront prises. Adressez vos commandes à Raoul Renault, Québec.

**L'APRÈS-MIDY**  
Photographes  
No 360 RUE ST DENIS  
TÉL BELL 7283. MONTREAL P.Q.  
- MARCHAND 643

50 YEARS' EXPERIENCE  
**PATENTS**  
TRADE MARKS DESIGNS COPYRIGHTS &c.  
Anyone sending a sketch and description may obtain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through MUNN & Co. receive special notice, without charge, in the  
**Scientific American.**  
A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months \$1. Sold by all newsdealers  
**MUNN & Co.** 361 Broadway, New York  
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.  
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.  
Dépôt général pour la Puisseance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal

**Fausses dents SANS PALAIS**

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur chez

**J. G. A. GENDREAU, Dentiste,**  
20, rue St-Laurent, Montréal.  
Tél. Bell 2818.

**LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE**

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature. Livres neufs et d'occasion. Dernières nouveautés reçues chaque semaine. Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES  
**LOUIS-J. BELIVEAU**  
LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE  
No 1617, Notre-Dame, Montréal  
Agence générale pour le "Nouveau Cours Canadien d'Ecriture Droite," par J. Ahern.

**Un PRÊTRE**  
de Rome a TROUVE le SECRET de GUERIR  
ANEMIE - DEBILITE GENERALE  
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPEIT  
FIEVRES - EPUISEMENT etc., avec les  
**PILULES ANTONIO**  
toniques, dépuratives, reconstituantes 2 fr.  
Ph<sup>ie</sup> MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS  
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DECARY.

**"La Presse"**  
TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.  
Le plus fort tirage au Canada, sans exception.  
CIRCULATION  
**64,626**  
COPIES PAR JOUR  
Seize millions de lecteurs par année.

**LISEZ LE Monde Canadien**  
La grande revue hebdomadaire  
**DOUZE PAGES, GRAND FORMAT**  
Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, agriculture, feuilleton, nouvelles de tous les pays etc.  
ABONNEMENT, Ville et Campagne . . . \$1.00 par an  
Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapleau, Mgr Lafleche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.  
Rédaction, Administration, Atelier  
35, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL,  
G.-A. Nantel  
Editeur-Propriétaire  
J.-A. Carufel, Administrateur.

3980



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL DE LA

**GRANDE CHARTREUSE**

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

**La Compagnie d'Approvisionnement Alimentaires (Ltee)**

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

**CHAP - AUX D'ETE**  
En voile et en feutre: tout nouveaux, marchandises d'été, prix excessivement bas pendant la saison des chaleurs.  
**CHEMISES D'ETE**  
Nous venons de recevoir un nouveau lot de chemises négligées et empressées de toutes les dimensions. Nous les vendrons au prix qui vous conviendra. Vous vous sentirez au frais en en portant une.  
**CRAVATES D'ETE**  
Belles cravates blanches et couleurs de fantaisie. Elles doivent partir rapidement.  
**GÉNÉREUX & CIE, 227, rue St-Laurent**

**LA NOUVELLE REVUE MONFORT HOTEL**  
18, Boulevard Montmartre, Paris  
Directrice: Mme Juliette Adam  
PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS  
Un an 6 mois 3 moi  
ABONNE- Paris et Seine 50f 25f 14f  
MENT Départements 56f 29f 15f  
Etranger . . . 62f 32f 17f  
On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du **Credit Lyonnais** et celles de la **Société générale de France** et de l'Etranger.

**PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT**  
Avez-vous une idée? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs," pour savoir comment obtenir les patentes. Informations fournies gratuitement. **JEAN-BAPTISTE MARIEN, Experts.**  
Bureaux: } Edifice New York Life, Montréal.  
} et Atlantic Building, Washington, D. C.  
Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

**LE SEUL**  
Journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro col  
**LA SAISON**  
60, Rue de Lille, Paris.  
Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous convaincant qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et le meilleur marché de tous.